

ERNEST HELLO

DU NÉANT A DIEU

I

**CONTRADICTIONS ET SYNTHÈSE
LA CONNAISSANCE DE L'ÊTRE PAR LE NÉANT**

FRAGMENTS RECUEILLIS

PAR

Jules-Philippe HEUZEY

PARIS

**LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35**

1930

Tous droits de reproduction réservés.



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2012.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

DU NÉANT A DIEU

DU MÊME AUTEUR :

L'HOMME. La vie, la science, l'art. Ouvrage précédé d'une introduction par M. Henri Lasserre. 9^e édit. 1 volume in-16.

Le Siècle, les hommes et les idées. 6^e édition. 1 volume in-16.

Physionomies de Sainte. Nouvelle édition. 1 volume in-16.

Paroles de Dieu. Réflexions sur quelques textes sacrés. Nouvelle édition. 1 volume in-16.

Contes extraordinaires. Nouvelle édition refondue. 1 volume in-16.

Rusbrock l'Admirable (œuvres choisies), traduction d'ERNEST HELLO, nouvelle édition avec préface de GEORGES GOYAU. 1 volume in-16.

Philosophie et Athéisme. Nouvelle édition. 1 vol. in-16.

Les plateaux de la balance. Nouvelle édition. 1 volume in-16.

LIBRAIRIE TRALIN

Visions et instructions de la bienheureuse Angèle de Foligno, avec avertissement de GEORGES GOYAU. 7^e édition. 1 volume in-16.

Le jour du Seigneur. Nouvelle édition, avec préface de GEORGES GOYAU. 1 volume in-16,

AVANT-PROPOS

Les pages d'Ernest Hello que nous publions aujourd'hui sont tirées presque en entier de manuscrits inédits. Seuls quelques fragments, un petit nombre de prières avaient été recueillis et publiés en 1910 par M^{me} Lucie Félix Faure-Goyau (1). Les manuscrits d'Hello, ce sont des cahiers, des carnets sur lesquels il jetait, au hasard de l'inspiration, ses pensées; ce sont des matériaux dans lesquels Hello avait déjà puisé, où il se promettait certainement de puiser encore.

Hello est un de ces méditatifs qui expriment leur pensée par fragments et plus encore par alinéas, qui la condensent en phrases où chaque mot est lourd de sens; qui traduisent, pourrait-on dire, leur pensée en « pensées ».

Hello est un méditatif. Que ce soit à Paris, dans sa jeunesse qui espère encore faire enten-

(1) *Prières et méditations inédites par Ernest Hello*
Bloud et Cie, 1911

dre sa voix à ses contemporains, sa voix qui clame la vérité, que ce soit plus tard dans la fière et douloureuse solitude de Kéroman, Hello vit en lui-même. Il vit en lui-même, mais c'est pour y chercher son Dieu. L'univers créature de Dieu, l'homme créature de Dieu mais à qui Dieu s'est révélé, Dieu ; le néant et l'Être ; l'homme néant comme créature, mais participant à l'Être par l'aveu même de son néant, Dieu, *in quo omnia constant*, Dieu, seul principe et seule fin, tel est le cycle des pensées qui occupent continuellement la méditation d'Hello. Mais Hello est un méditatif passionné. Lucie Félix Faure-Goyau écrit en parlant de lui : « Sainte-Beuve, à propos de Pascal, nous parle des âmes marquées de *la griffe de l'archange* ; s'il n'avait été dit pour Pascal, ce mot pourrait être inventé pour Ernest Hello. Nul ne semble avoir reçu plus profondément, plus douloureusement et plus magnifiquement que lui je ne sais quelle étrange et merveilleuse blessure (1). » Le grand tourment d'Ernest Hello, c'est l'impuissance

(1) *Prières et méditations inédites*, Introduction.

où il est de ne pouvoir rendre avec nos pauvres mots humains ces splendeurs de l'abîme que son âme a entrevues par éclairs. Il voudrait être pour les autres hommes le Christophe Colomb des rivages de l'Infini. Il crie : « Ciel ! Ciel ! » et ils n'entendent pas. Alors il se retourne vers Dieu et la prière jaillit de ses lèvres. La prière lui permet d'exhaler ce que son âme ressent, la prière c'est l'ineffable. Elle contient la demande de l'homme, elle implique la réponse de Dieu. La prière peut s'échapper de la limite des mots, et dans l'*Amen*, enfin, elle trouve la paix, cette paix du Mont Thabor au sommet duquel l'archange dont Hello a senti la griffe l'emporte sur son aile.

Nous n'avons pas groupé ces fragments par ordre chronologique, nous avons suivi l'ordre même de la pensée d'Hello : de l'étude de l'homme à la contemplation de Dieu, de la contemplation à l'adoration, à la prière. Au demeurant les méditations les plus contemplatives et presque toutes les prières correspondent à l'âge mûr d'Ernest Hello. La solitude de Kéroman, que l'injuste oubli où le tenaient

les hommes fit pour lui tout d'abord si amère, a porté ses fruits d'apaisement. Les hommes n'ont pas entendu ses appels, mais Dieu lui a répondu. Les hommes lui ont refusé leurs suffrages, mais Dieu lui a entr'ouvert les portes du « lieu où réside sa gloire » près de laquelle toute gloire humaine n'est que néant.

Nous répétons au bas de ces lignes la déclaration dont Hello faisait précéder tous ses livres, certains que nous sommes qu'il eût tracé de même ce liminaire au début de celui-ci :

« Je déclare ici comme toujours que dans ce livre et dans tous mes livres je suis pleinement et absolument soumis à tout ce qu'a décidé et décidera l'Église, la sainte Église catholique, apostolique et romaine (1). »

JULES-PHILIPPE HEUZEY.

(1) Nous tenons à remercier l'éminent maître en théologie de l'Ordre de Saint-Dominique qui a bien voulu examiner ces pages et nous assurer qu'elles sont « en paix avec le dogme ».

PREMIÈRE PARTIE
CONTRADICTIONS ET SYNTHÈSE

LE MANTEAU DE DIEU

Le soleil est une tache et la lumière une ombre. La création est une nuée qui cache Celui qui Est, et dont la Face est la splendeur qui attire les désirs inexprimables et qui rassasie les insatiables. Toute pensée humaine est une ombre, une nuée, une diminution, une négation, même quand elle affirme. Toute créature étant négation par nature, et la limite étant notre caractère, pour supporter les personnes et les choses, et le lever du soleil et le génie humain, et les roses, et les

étoiles, il faut les pénétrer de l'Esprit qui est la joie, il faut les considérer non en eux-mêmes où ils seraient ennui et vide, mais comme le manteau de Celui qui est la joie.

Alleluia. Amen.

L'INFINI ET LA LIMITE

Nous sommes tellement finis que pour exprimer l'Infini nous nous servons d'un mot négatif : infini, non fini. Nous sommes obligés de prendre le fini pour base du mot, et puis de le nier. Le mot infini a trois syllabes, et le fini occupe deux d'entre elles. Deux sur trois c'est beaucoup. Quand nous essayons de parler de l'Infini, le fini nous remplit la bouche. L'affirmation absolue devient entre nos lèvres une négation. Autant faut-il en dire de l'Immense. Nous sommes obligés de parler de mesure pour dire qu'il n'y en a pas.

Notre limite éclate et s'affirme par les efforts même que nous faisons pour parler d'autre chose. Pour parler d'Infini, on dirait qu'il nous faut prendre le mot : fini, comme victime, et l'offrir en sacrifice. Est-ce qu'il y aurait quelque rapport entre cet acte de la langue humaine et cet acte de la flamme qui, voulant parler d'Infini à sa manière, cherche une victime pour la brûler ? Dans un cas comme dans l'autre, est-ce que l'Infini nous dirait : Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ?

LES DIVERS ASPECTS DE LA LIMITE

La limite considérée dans la créature est une négation.

En Dieu elle est une affirmation : de là, la création du monde. Ajoutée aux types, la limite édifie au lieu de détruire. *Crescit in augmentum Dei, magnificat anima mea Dominum.*

L'amour-propre est l'amour de la limite adorée pour elle-même. La charité est l'amour de la créature limitée, aperçue en Dieu avec sa limite.

La transfiguration est la splendeur de la limite clarifiée par le feu.

La Sainte Vierge Marie Immaculée est la glorification de la limite ; l'humilité est l'épée de feu qui fait la garde autour de la limite glorifiée.

La Sainte Vierge représente à la fois l'Etre de Dieu et la limite de la créature.

La croix est la forme de la limite, symbole elle-même du néant.

L'angle est celui qui n'est pas, la surface sans substance.

La croix glorifiée est donc l'arme de la puissance.

Le signe de la croix contient le nom de l'Etre et la forme du néant transfiguré.

Chez les créatures, la beauté est une limite aperçue dans la lumière.

La laideur est une limite aperçue en elle-même.

La beauté est dans les mains de la lumière qui la distribue par le ministère de la limite. La tête de mort, le squelette sont laids parce que l'angle s'y voit en lui-même.

La beauté est la transfiguration de l'angle aperçu dans la lumière et dans la vie.

Le soleil fait resplendir les gouttes de rosée et les toiles d'araignée. Il n'a pas la science du bien et du mal : il transfigure les plus indignes.

Les choses hideuses, les animaux hideux cherchent l'ombre comme leur patrie, et plus ils la trouvent plus ils sont hideux. Leur horreur augmente, la nuit, dans les coins et dans les ombres. Elle diminuerait le matin, à la campagne, au grand soleil. La lumière visible les atténuerait en les enveloppant.

La lumière invisible leur enlèverait leur

horreur parce que leur horreur est leur propriété. Elle les prendrait sur ses ailes et les transporterait dans l'ordre où tout est beau.

Dans l'ordre tout est beau parce que les limites sont transfigurées.

Par la science du bien et du mal, l'homme qui voyait les choses dans la lumière les aperçut en elles-mêmes. Au lieu de les rapporter à Dieu, il se les rapporta à lui-même, il se les attribua à lui-même afin d'être comme un dieu, sachant le bien et le mal et déterminant par rapport à lui ces deux choses considérées désormais comme deux accidents placés l'un en face de l'autre.

Il avait su les noms des animaux, c'est-à-dire il les avait connus dans leur type.

Désormais il les connut en eux-mêmes et ils cessèrent de lui obéir, car voici une loi générale : Toute créature obéit à celui qui sait son nom.

La limite n'a de réalité qu'en Dieu ; le moi qui est la limite n'a de réalité qu'en Dieu. En dehors de Lui nous sommes le rien. Voilà pourquoi la croix, figure du néant, était un signe de honte avant l'Incarnation du Verbe en qui fut circonscrit l'abîme. Elle est maintenant un signe de gloire parce que le néant est glorifié en Dieu. Voilà pourquoi saint Paul dit de ne se glorifier que dans la croix, c'est-à-dire dans le néant visité par le Seigneur.

LA LIMITE DE LA PAROLE : LES INTENTIONS DU SILENCE

S'il est vrai que l'homme ne sait le tout de rien, il est vrai aussi qu'il ne peut dire le tout de rien, même dans la mesure où il le sait, ou plutôt où il le sent. L'âme voudrait comprendre Dieu parce qu'elle est infinie en puissance. Elle ne comprend pas Dieu parce qu'il est infini en acte, mais la parole humaine voudrait au moins exprimer complètement l'âme humaine ; elle ne le peut pas non plus, parce que l'âme est infinie en puissance.

Quelle ressource reste-t-il aux vaincus :

à l'âme pour toucher Dieu, à la parole pour exprimer l'âme ? Le silence.

Le silence est la parole suprême qui exprime l'inexprimable, très incomplètement mais autant que possible.

Quand chacune des paroles humaines passées en revue par un coup d'œil de l'âme lui dit : « Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi, ce n'est pas moi qui suis ton expression », le silence arrive et, à genoux sur le bord de l'abîme, déclare que l'homme se tait, et laisse la parole à la parole de Dieu. La parole de Dieu, voyant l'homme réduit au silence, lui dit : Tu as bien fait de te taire, car de toutes tes paroles, ton silence est la plus haute : c'est elle qui déclare que tu ne me comprends pas, que tu ne comprends pas, et qu'il y a un médiateur. Tais-toi, toi qui

fus néant. Moi, qui suis l'Être, entre le Père et toi, je rendrai compte et je rendrai grâce. Ne te préoccupe de rien. J'entends ce que tu ne dis pas, et j'exprime ce que tu ignores.

Ce que l'homme dit de plus beau ne laisse pas de trace dans le monde visible : ce sont des paroles inarticulées, des prières inexprimables que les anges entendent et portent aux pieds du trône. Ce que l'homme fait et dit d'accessible aux hommes, est l'écho affaibli d'un cri immense, c'est la monnaie du grand trésor.

LA PORTÉE DU SILENCE

Dans les moments solennels où l'homme nage en pleine lumière, dans le sentiment de l'infini, s'il éprouve le besoin du silence, ce n'est pas parce qu'il n'a rien à dire, c'est parce qu'il a tout à dire ; ce n'est pas l'objet qui fait défaut à la parole, c'est la parole qui fait défaut à l'objet. Il a peur d'employer des mots qui s'appellent aussi des termes, et de circonscrire et d'anéantir, en la déterminant, cette joie immense et timide qui se lève du fond de son âme et plane sur le monde sans se poser sur lui, le sentant

trop petit pour elle. Il a peur d'éteindre la flamme s'il l'emprisonne. Il a peur de retomber dans l'esclavage, à l'instant même où il essaierait d'exprimer l'inexprimable et de raconter la délivrance.

NATURE ET LIBERTÉ

La vie humaine est-elle seulement l'œuvre de la liberté humaine ? Non. Nous sommes maîtres de nos déterminations, mais nous n'en tenons pas dans nos mains les conséquences. La vie humaine est-elle l'œuvre d'une force étrangère, et notre liberté est-elle sans puissance sur notre destinée ? Non. L'homme dépend de lui, c'est-à-dire de sa liberté, et des circonstances extérieures, c'est-à-dire de la nature, et l'histoire de l'humanité est la résultante de ces deux forces.

Mais que peuvent créer ces deux actions séparées, indifférentes, ennemies même,

qui ne s'entendent pas, qui se contredisent? Nous voulons et nous ne pouvons pas. La résistance la plus stupide, au moins en apparence, arrête nos plus grands projets.

Une mouche qui vole empêche un homme de penser. Un grain de sable a fait mourir Cromwell. L'homme désire, la nature résiste : elle ne se prête pas. La liberté veut, la nature ne veut pas. Elle manque essentiellement de complaisance. Nos combinaisons les plus savantes, les plus profondes sont déjouées par l'accident le plus étrange, quelquefois aussi le plus simple, le plus facile à prévoir et pourtant le plus inattendu.

Et pourtant, toute seule, que peut la liberté? Tout comme intention, rien comme résultat. D'où vient donc que l'homme commence, entreprend! Il n'entreprendrait pas

s'il n'espérait jamais terminer. Or il sent que tout seul il ne peut rien mener à terme, qu'il ne peut se passer du concours des choses extérieures, qu'il ne peut les soumettre par son propre pouvoir, que la nature est une ennemie nécessaire, à la fois obstacle et moyen.

Si la liberté et la nature étaient irréciliables, si ces deux quantités restaient éternellement incommensurables entre elles, un invincible découragement s'emparerait de l'homme. Il n'agirait plus, n'osant pas espérer la fin de son action. Et cependant il agit. D'où vient donc qu'il agit ? Ce problème est simple et fondamental : Comment se fait-il que l'homme agisse ?

Il agit, et cette vérité est vraie en tous sens ; il agit en vertu d'une croyance sous-

entendue dont il n'a pas toujours conscience. Il agit parce qu'il sent au fond de lui, sans la voir, cette conviction : la nature n'est pas autonome, n'est pas aveugle, pas plus que l'homme. La nature a sa loi, comme l'homme a la sienne : ces deux lois, qui semblent se contrarier dans leurs différentes applications, se fondent, s'harmonisent dans leur essence, et se résolvent dans le Verbe. Seulement, cette loi adhère à la nature, qui obéit invinciblement et par force. Elle sollicite l'homme, qui obéit librement et par amour. La loi unique, qui régit Dieu comme la création, s'impose à la nature et se propose à la liberté. Si donc la liberté et la nature tendent, chacune suivant son mode d'exercice, à manifester la même essence et à glorifier la même loi, leur désaccord ne peut

être qu'apparent, et quand elles se reconnaîtront, la paix se fera entre elles. Les oppositions que fait la nature à la liberté sont les jeux de l'amour qui ne combat que pour se rendre. Si donc, renonçant aux apparences, nous pénétrons dans l'essence des choses, c'est-à-dire dans leur réalité idéale, notre liberté saluera d'avance la nature comme une amie masquée, dont les entraves mêmes conduisent au but, et qui n'embarasse la route que pour inciter les voyageurs. Au-dessus de toutes deux, l'homme sent une puissance qui se charge de la synthèse, attendu qu'elle est la vie et la loi, loi unique que toutes deux doivent manifester et qui, par sa vertu propre, doit faire surgir des profondeurs de sa sagesse la concorde des manifestations.

**LE NÉANT VOULU ET LE NÉANT SENTI :
PÉCHÉ ET MALHEUR**

L'être créé et libre, cédant à la tendance qu'il avait vers le néant d'où il était sorti, préféra librement le néant à l'Être, et il sentit les atteintes de ce néant préféré vers lequel il venait de faire un pas. En d'autres termes il pécha et fut malheureux : car le péché, c'est le néant voulu; et le malheur, c'est le néant senti.

La souffrance est au péché ce qu'est un sentiment à une volonté. Elle est la conséquence, le retentissement du péché dans

l'ordre sensible, sa marque, sa preuve, son avertissement. Elle devient son remède, en vertu de la loi qui veut qu'au fond du mal germe, comme conséquence dernière, son remède, tant que le mal n'est pas entré dans le domaine des choses éternelles.

L'homme a préféré la créature à l'Infini : voilà le péché. Il est livré à la créature, voilà la souffrance. Toute souffrance est le sentiment du néant. Toute joie est le sentiment de l'Infini. L'Infini a dit à l'homme : Tu as préféré la créature, la femme, la pomme, à moi. Jouis de la créature, de la femme et de la pomme, et sois heureux si tu peux.

Comment la souffrance devient-elle l'instrument du retour à l'Être ? Je ne sais. Je n'en ai pas la moindre idée. Comment le

néant senti compense-t-il le néant voulu ? Serait-ce parce que la négation doit contenir en soi un principe qui, passant à l'état d'acte, retourne à l'affirmation ?

La naissance du Christ étant dans cette hypothèse l'affirmation première ; la croix étant la négation ; le péché absolu, la douleur absolue, et la résurrection née de la croix étant l'affirmation souveraine et définitive, la synthèse de la vie....

Et chacun de nous n'aurait-il pas dans sa vie à recommencer l'histoire de l'humanité, l'affirmation, la négation ? Puis la question est celle-ci : La négation restera-t-elle maîtresse du champ de bataille, ou sera-t-elle niée à son tour ?

ORDRE ET DÉSORDRE : SCIENCE ET VIE

La science c'est l'affirmation, la vie c'est la négation. La science constate les lois de l'ordre : la vie montre le désordre. Elle peut produire le désespoir qui est le sentiment du désordre non corrigé, du désordre considéré comme permanent et éternel.

Contre la vie qui est l'épreuve et qui peut aboutir au désespoir, il n'y a de refuge que dans la soumission complète du fini à l'infini.

La soumission délivre le fini et désarme l'infini.

Vis-à-vis de toute loi, cette vérité se trouve

vraie. Révoltez-vous contre les lois physiques, contre celles qui régissent la pesanteur, la vapeur, l'électricité, vous serez broyé par elles.

Obéissez-leur et les voilà vaincues.

Quiconque obéit à la nature peut commander à la nature. Les deux étincelles de l'électricité donnent la lumière à qui connaît et observe les lois de l'électricité.

La science est affirmative parce qu'elle est dans l'ordre de la loi.

La vie est négative parce qu'elle est dans l'ordre de l'accident.

Cet homme, après avoir entendu parler, dit :

— Oui, cela est vrai.

— Alors, dites-vous, agissez en conséquence.

— Non pas, répondra-t-il, j'ai trouvé vos

raisonnements bons, mais la chose qui en résulte est-elle vraie ? je n'en sais rien.

Cet homme dit : oui et non. Il peut être de bonne foi dans les deux cas, mais il est double et ce n'est pas le même qui a fait les deux réponses.

Il croit quand il s'agit de parler.

Il ne croit pas quand il s'agit de faire.

La pensée purement scientifique, quand elle est transplantée sur le terrain des faits, doute d'elle-même et ne se reconnaît plus, ce n'est pas là qu'elle est née, elle n'est pas dans sa patrie.

L'Esprit veut affirmer, il a besoin de croire à la loi, à l'ordre. Il a besoin de la science qui dit : oui, mais toute affirmation provoque dans l'esprit qui vient de la faire une réaction contre elle-même :

Oui — mais cela est-il vrai ?

Oui, première parole. Cela est-il vrai ?

Deuxième parole.

Voici ce qu'il importe de constater, ces deux paroles ne sont pas prononcées par la même voix.

Quand la science se fait des objections à elle-même, ses objections sont puériles et ridicules. Ce sont les objections des livres. La science n'a pas d'objections à faire. De sa part toute objection serait un suicide. L'objection qu'elle élèverait contre l'ordre se dresserait contre elle-même et équivaldrait à cette parole : est-ce que j'existe ?

L'objection part d'ailleurs. Elle part de la vie. La misère et l'ennui sont là. En face de ce laid désordre, la voix qui déteste l'ordre s'écrie : l'ordre n'est pas.

L'objection court les rues. Elle est dans le ruisseau qui roule ses ordures, dans le cœur fatigué, dans le corps malade, dans la laideur de l'araignée qui a l'air de dire à Dieu :

O Beauté dont on parle, si tu étais, je ne serais pas !

LA PLÉNITUDE PAR LE VIDE

La loi de ce monde, c'est l'alternance. La nature la subit, l'esprit créé la subit. Dieu donne quelque chose de l'Être, puis le retire, et rapproche la créature de son néant primitif. C'est le flux et le reflux de la grande mer.

Plus l'homme est élevé, plus la loi s'applique de haut. Plus Dieu fait sentir à l'âme le voisinage de l'Être, plus il lui fait sentir le voisinage du néant. Plus il la remplit, plus il la vide.

Mais ce vide appelle le plein, quand il est

accepté. Ainsi la liberté humaine s'exerce comme la liberté divine, et les lois, qui sont l'expression des habitudes de Dieu, s'exercent par la nature qui ne le sait pas, par l'homme qui peut le savoir, et qui, s'il voit d'assez haut pour voir sa misère et sa grandeur, peut s'élever encore au point de les vouloir. A la parole qui dit : « Je suis Celui qui est, et tu es Celui qui n'est pas », l'homme a le droit de répondre librement et de répondre : Amen, Amen, Seigneur, Amen, *Tu autem, Domine, miserere nostri.*

**LES DEUX MOUVEMENTS DE LA VIE :
EXPANSION ET CONTRACTION**

L'expansion est la loi de la vie, et tout être qui a plus de vie qu'il n'en peut contenir souffre et tend à la communiquer à d'autres êtres semblables à lui. Mais la vie, après s'être épanchée, se contracte.

Le ciel, à la vérité, inonde la terre des rayons de son soleil. Mais les corps terrestres renvoient tous au ciel de chaudes émanations. Ce qu'elle reçoit en lumière, la terre le rend en chaleur.

Et quand l'homme qui parle éclaire

l'homme qui écoute, celui-ci tressaille, renvoie l'étincelle reçue là d'où elle est partie : tous deux jouissent de l'esprit qui va et vient. Celui qui a reçu l'aumône de la lumière a fait l'aumône de la chaleur.

Les planètes décrivant une courbe autour des soleils obéissent à une loi synthétique comme l'amour que cette force représente, et qui est la résultante de deux forces, la force centripète, en vertu de laquelle toute vie se contracte vers le centre, et la force centrifuge, en vertu de laquelle toute vie se dilate vers les extrémités. De là naît la forme sphérique, qui est la forme universelle des globes et de leurs mouvements dans l'espace, la forme de la vue, quand elle plane sur la montagne, la forme de l'horizon, la forme de la beauté, la forme du féminin qui affecte d'arrondir les contours.

Si ces deux forces règnent sur la terre et au ciel, pour produire cette forme, c'est qu'elles font au ciel et sur la terre la volonté de celui qui a établi dans le monde moral la loi centrifuge et la loi centripète, la loi de la retraite et celle de l'action.

Pourquoi le flux et le reflux ? Pourquoi cet immense va et vient de toutes choses, vie et mort, sommeil et veille, jour et nuit, lumière, ténèbres ? Pourquoi l'alternance est-elle la loi de ce monde ? La création physique ne peut être que l'image du monde invisible. La création reflète Dieu qui est immuable. Comment vit-elle dans une incessante évolution ? Pourquoi l'aller, pourquoi le retour, quand on n'a qu'une chose à faire qui est de manifester un Dieu éternel ?

LES LOIS DE LA NATURE ET LE DIEU DE GLOIRE

Il semble que les lois connues, ou du moins vues, ou du moins entrevues par leurs effets, les lois de la vie et de la mort, par exemple, révèlent, signifient quelque chose de Dieu, quelque chose dont nous avons une idée, idée imperceptible, tremblante, presque nulle, idée quelconque pourtant.

Mais il y des faits qui ne relèvent pas de lois connues, l'Eucharistie, par exemple, qui semble une création à part, le miracle qui semble révéler non telle ou telle perfection divine mais la gloire elle-même.

Le fait naturel qui rend le miracle opportun a manifesté une loi naturelle, laquelle

manifestait un peu de Dieu, comme si ce mot avait un sens. Le miracle manifeste le Dieu supérieur à ses lois, supérieur à lui-même, car ces lois sont des images, et celui-là c'est le Dieu de gloire. La gloire, c'est le transport de l'Être au-dessus de l'Être. On dirait la résurrection de celui qui n'est pas mort. La gloire est au-dessus de la loi : car nous appelons loi la force divine qui régit un système dont nous apercevons l'unité.

Quand l'unité de la conception est en dehors de notre horizon visuel, nous croyons la loi brisée et la chose nous fait l'effet d'un accident. Mais cette unité pour être au-dessus de nous n'en est que plus réelle, et au lieu de sortir de la loi, nous nous sommes rapprochés d'elle. Plus la loi est haute,

plus elle est inconnue, plus elle est simple, plus elle ressemble à la loi primordiale et radicale qui domine toutes les lois à une distance incommensurable. La loi qui rend les corps impénétrables est vaincue par la loi qui les rend pénétrables, et celle-ci est la loi de gloire.

Les lois sont le voile du Temple ; mais quelquefois le voile se déchire et la Loi est entrevue une seconde dans le Saint des Saints. Cette loi simple, qui se laisse quelquefois entrevoir, comme par une fente à travers les rochers ouverts, à travers l'océan divisé qui monte à droite et à gauche, à travers la déchirure d'un univers brisé, cette loi c'est la gloire elle-même qui a pour essence d'être au-dessus des lois, de marcher sur elles et de les faire trembler.

LE VERTIGE DEVANT L'ABSOLU

L'absolu ne peut pas être abordé par l'analyse. Il se refuse aux arguments de la tête et ne rend les armes que quand le cœur a prié. Voilà pourquoi la prière de l'enfant qui ne sait rien et celle du grand homme qui a dépassé la science, épuisé le multiple, et vit dans l'unité doivent se ressembler beaucoup.

Les apôtres qui ne comprenaient pas encore, parce que l'amour n'était pas descendu en eux, cherchaient la grandeur et écartaient les enfants. Celui qui a ou, plutôt, qui est la

grandeur, appelle à lui toute faiblesse, caresse les petites têtes de cette main royale qui brise les grandes, et bénit la création nouvelle dans la personne des plus simples.

Le vertige est un monstre qui se tient au fond de tous les abîmes. Toute pensée profonde, tout sentiment profond a le sien. Le génie et l'amour sont constamment penchés sur des précipices qui les appellent. Les grandes natures, parce qu'elles aiment plus les profondeurs, sont entraînées plus terriblement vers elles en vertu de l'arrêt : mon poids c'est mon amour.

Mais la loi de ce monde, qui veut que toute chose provoque son contraire, a placé chez ces mêmes hommes un contrepoids, dont je ne sais pas le nom, quoique j'en connaisse la nature. C'est une puissance d'arrêt qui est en

raison directe de la vitesse acquise. Peut-être une émotion semble-t-elle annulée par son excès même, comme un mouvement trop rapide pour être aperçu ressemble à l'immobilité. Peut-être la pensée, même quand elle semble éteinte, conserve encore le haut domaine et apaise de sa voix mourante la voix tonnante de l'abîme.

Peut-être enfin la Souveraineté veille-t-elle sur les siens. En rêve, à l'instant du frisson, l'homme se dit quelquefois : « Je n'ai pas peur ». Et dans ses rêves éveillés, dans ses délires, l'homme marqué pour la victoire prononce une parole calme, et ce calme, bien que trompeur, pénètre quelque peu de ses lèvres dans son âme.

Penché sur l'abîme, il observe au fond le jeu d'un ruisseau glissant sur des cail-

loux, et ce courageux regard est récompensé par je ne sais quelle force intime et inconsciente qui le soutient sans qu'il le sente : il va tomber et il ne tombe pas.

Telle est la puissance de la parole qu'un acte de foi prononcé sans conviction par des lèvres tremblantes peut armer l'âme contre le vertige du doute. Peut-être l'homme, dans ces heures de grande bataille où il a l'air de mentir, parce que sa parole est au-dessus de sa pensée, parle-t-il, au contraire, la vérité suprême, d'accord non avec lui, mais avec la voix qui parle en lui, qui est plus haut que lui, et qui le dirige à son insu.

L'IMPUISSANCE DES CHIFFRES DEVANT L'ÉTERNITÉ

Voilà un 1 qui désigne un siècle ; faites-le suivre d'une rangée de zéros... vous aurez 1 milliard, 10 milliards, 100 milliards ; allongez la rangée, faites-la durer, faites-la courir une lieue de terrain ; vous ne nommerez pas cette quantité, les chiffres seront depuis longtemps vaincus.

Il s'agit de siècles absolument innombrables. La rangée de zéros couvre une lieue, faites-la couvrir 1.000 lieues ; l'imagination recule. Mais il y a des étoiles dont la lumière, à 75.000 lieues par seconde, ne nous

est pas encore parvenue depuis 6.000 ans.

Faites couvrir cet espace innommé par la rangée des zéros...; multipliez ce chiffre par lui-même autant de fois qu'il y a de feuilles dans les arbres, autant de fois qu'il y en a eu depuis la création du monde.

— L'Eternité commence-t-elle?

— Pas encore!

Tout cela, c'est le Temps, et elle lui dit dans son langage :

« Qu'y a-t-il de commun entre toi et moi? »

LES CONJECTURES DE L'ESPRIT HUMAIN

Il faut que les conjectures soient à la création ce que la création est au Verbe de Dieu.

L'Esprit de l'homme, fait à la haute ressemblance de Dieu, participe de la fécondité créatrice. Elle produit des images à la ressemblance de Celui qui produit des réalités.

L'esprit humain informe des conjectures, comme l'Esprit de Dieu informe les mondes.

Comme l'essence divine est le principe de tout ce qui est, ainsi l'unité de l'esprit humain est le principe de toutes ses conjec-

tures. Principe et fin de toutes choses, Dieu fait toutes choses à cause de lui-même; ainsi notre faculté créatrice imagine pour elle-même toutes les images. Plus elle se contemple avec acuité dans le monde qu'elle conjecture, plus elle se féconde intérieurement.

Notre fin étant l'infini, nous nous élevons d'autant plus vers sa ressemblance que nous nous approfondissons plus profondément au fond de notre esprit, dont l'infini est le centre vital.

Notre esprit enlevé, nos conjectures meurent. L'infini nié, les mondes sont niés ensemble. L'unité de notre esprit contient la multitude de nos conjectures; sa proportion, leur grandeur; sa connexion contient leur composition.

LA DIVERSITÉ DES PAROLES ET L'UNITÉ DE DIEU

Remarquez bien ceci : toutes les paroles que nous pouvons prononcer, si c'est de Dieu qu'il s'agit, se réduisent à une seule, à cause de la simplicité suprême de celui qui est leur objet. Comme nous avons plusieurs idées, nous employons, à propos de Dieu, plusieurs paroles.

Mais comme Dieu est absolu, il possède éminemment, dans son unité, toutes les choses multiples que nous lui attribuons. Nous disons qu'il voit, qu'il entend, qu'il goûte, qu'il sent, qu'il touche. Nous disons

qu'il comprend. Nous parlons de lui suivant nos idées et suivant notre langage.

En lui voir, entendre, toucher, comprendre, tout est le même acte. Le verbe avoir et le verbe être sont synonymes en lui.

Son mouvement et son immobilité, sa course et son repos, tout cela ne fait qu'un.

Nous nous formons, suivant nos idées multiples, des idées multiples de lui.

Cependant, comme il est absolu, il est toujours le même. Toute variété ne fait qu'un dans son unité infinie.

**L'UNITÉ DIVINE ET L'UNITÉ HUMAINE
RESPLENDISSANT PAR LA DIVISION**

**L'unité ne se manifeste que par la division,
qui est pour elle la forme du sacrifice.**

**Plus l'essence est simple, plus la relation
est universelle.**

**Dieu n'est étranger à rien, parce qu'il est
étranger à tout ; il n'est en dehors de rien,
parce qu'il est en dehors de tout. Tout le
contient parce que rien ne le contient. Tout
le manifeste parce que rien ne le manifeste,
son ubiquité vient de sa simplicité.**

**L'Art, pour éclater sur terre, se divise :
il supporte de s'appeler tantôt musique et**

tantôt peinture. Il n'est glorifié qu'après le sacrifice. Toute création est une déchéance.

Le plus grand homme est celui qui possède la plus grande simplicité et la plus universelle relation avec les hommes.

Le prestige réside dans la faculté de se diminuer suivant son bon plaisir. Car se diviser c'est se diminuer. Et le prestige c'est la faculté de se partager à tous sans se donner à personne, comme le soleil et ses rayons.

Le prestige appartient à celui qui semble se porter de tout son poids et de toute sa force dans la sphère d'activité où le présent l'appelle, tout en réservant ses puissances intérieures qui ne doivent s'engager et se compromettre dans la mêlée.

L'ascendant de l'homme réside dans son unité essentielle et dans la division volontaire et apparente qu'il fait de lui-même, suivant son bon plaisir et par condescendance pour ceux qui sont réellement ce qu'il veut bien paraître.

Et sa gloire, c'est-à-dire son unité, sa force intérieure, c'est-à-dire sa simplicité, éclate dans la mesure où il a bien voulu la sacrifier extérieurement.

Or la Loi est l'impression de l'unité, le cachet de Dieu sur les créatures. Par la Loi, les créatures essentiellement multiples sont réduites à l'unité. Leur loi est ce qu'elles ont de radical, d'essentiel, d'absolu, ce par où elles tiennent à l'unité transcendante et universelle, de laquelle elles tiennent leur être et qui s'appelle Dieu.

Tant que Dieu les gouverne par le moyen de la Loi, il les gouverne par le moyen de l'unité, et alors il se dissimule.

Le soleil qui se lève et qui se couche manifeste la Loi ; et la Loi est le voile de Dieu.

Mais que le soleil s'arrête, Dieu éclate. Le miracle est la division de Dieu : c'est Dieu tourné contre lui même, c'est Dieu plus fort que Dieu, c'est le Dieu d'Israël. Or Dieu n'est reconnu que quand il est vaincu ; aussi Israël signifie : voyant Dieu.

La gloire de Dieu n'éclate que quand il se laisse vaincre, que quand il déchire le voile de la Loi. Son unité n'éclate que quand il veut bien se diviser. Sa puissance n'éclate que quand il est violenté par les enfants à genoux. Et ainsi se vérifie par rap-

port à lui-même sa parole éternelle : Celui qui s'humilie sera glorifié.

La division de Dieu est la splendeur visible de son unité invisible.

Et agnoverunt eum in fractione panis.

Quand l'homme naît ou meurt suivant sa loi, Dieu se cache.

Quand l'homme est foudroyé sans orage ou ressuscité d'entre les morts, Dieu se manifeste suivant sa justice et suivant sa miséricorde, et par cette décision sa plénitude éclate.

Et agnoverunt eum in fractione panis.

Les eaux du Jourdain (fleuve de la Justice), séparées par le manteau d'Elie, symboliseraient la division de Dieu.

Le cours de la justice fut divisé par le manteau comme par un glaive. Le miracle

dépasse la justice pour ne garder d'elle que la forme transcendante qui est la miséricorde.

L'homme, pour coopérer au miracle, doit se diviser comme Dieu se divise, et fléchir comme Dieu fléchit. Il doit se diviser, diviser les hommes, pour ne se voir lui-même que dans son néant et ses frères dans la miséricorde.

Anéantissement radical, miséricorde radicale.

Le manteau d'Elie est un glaive. Ce glaive doit pénétrer, subtil et dévorant comme le feu, jusque dans la dernière moelle des os, et séparer l'âme de toute propriété, de toute habitude. L'âme a l'habitude de croire qu'elle est et qu'elle possède. Il faut donc que l'homme descende dans le dernier

fond de son abîme, se sépare, lui néant, de l'être qu'il a reçu, contemple sa nudité et crie d'une voie inconnue : « Je ne suis pas, je ne suis pas ; Seigneur, ayez pitié du néant ! » Il faut qu'il demeure, la tête entre ses genoux, dans le silence profond du rien.

Quand l'homme ne voit plus que son néant, Dieu ne le voit plus que dans sa miséricorde.

Ayant ainsi fait la part de Dieu et de lui, s'étant ainsi divisé, l'homme, comme Dieu, fait jaillir son unité de sa division. Car son unité c'est son type, sa forme, sa paix, et il ne trouve sa paix que derrière la dernière couche qui lui masquait encore le fond de l'abîme.

Quand l'homme, séparé par la pensée des

dons reçus, s'aperçoit néant pur, son unité fond sur lui. La paix éclate comme l'unité de Dieu par le Jourdain séparé, et le fini et l'infini voient de leurs défaites réciproques jaillir et resplendir leur victoire et leur gloire.

Amen.

LE CHAOS

9 juin 1872.

Peut-être que le monde a fini clandestinement, peut-être que la nature et la société ont oublié les lois qui les soutenaient. Peut-être que si un rideau se levait, nous nous apparaîtrions à nous-mêmes en dehors des temps historiques. Avant la création le chaos. Après la création, peut-être aussi le chaos.

Les choses ont plus vieilli depuis quelques années qu'elles ne l'avaient fait en six mille ans. Le règne de Louis-Philippe est plus

loin de nous qu'il n'est loinde l'époque antédiluvienne. Ce monde n'est pas beau sur sou lit de mort. Sa vie a été infâme et sa mort plus infâme. Les rides du vieillard, qui n'inspiraient au lieu du respect que du dégoût, se sont creusées sans s'ennoblir sur le front du cadavre.

Les temps antédiluviens, l'histoire ancienne et ce qu'on appelait l'histoire moderne se confondent presque. Le lointain qui les enveloppe les a rapprochées entre elles. Les choses perdent leur nom, ayant perdu leurs lois. Été, hiver, république, monarchie; liberté, esclavage, qui donc vous distinguera désormais ? Il faut du feu le 9 juin, et le papier qui forcera l'homme à quitter sa famille pour tuer et pour mourir portera l'inscription fatale de l'ironie sans intention,

c'est au nom de la liberté et de la fraternité que l'arrêt de meurtre et de mort sera signifié à l'innocent.

Le chaos voyage incognito sur cette terre déconcertée ; et assis sur les ruines de trois antiquités, nous le voyons d'un œil distrait et atone, à demi fermé par l'hébètement ; nous voyons le chaos sans le reconnaître. Il fait le regard des hommes à son image et ressemblance, et glisse, inaperçu, à la faveur de sa propre image, gravée dans nos yeux, son image photographique.

LE SUBJECTIF

La couleur du caméléon est déterminée par le fond qui le supporte. Ceci est déjà très fort et le subjectif triomphe étrangement. Mais voici qui est plus fort. Ce n'est pas la couleur vraie du support qui détermine la couleur du caméléon, du turbot, etc., etc..., c'est la couleur que l'animal voit, et s'il ne voit aucune couleur, il est gris, fût-il sur du rouge. Ceci recule les bornes du subjectif connu, et les limites du monde tremblent dans un brouillard. Où commence la réalité et que veut dire ce mot ? La réalité serait-

elle pour nous l'apparence ? L'apparence est-elle notre unique réalité ? Si, relativement à la réalité objective, à la réalité absolue, nous sommes dans la nuit noire, peut-être cette réalité est-elle pour nous ce qu'est la couleur à minuit, c'est-à-dire absolument rien ? Ce que nous appelons mystère, c'est peut-être la réalité ; ce qui est clair, c'est l'apparence ? Le mystère c'est le corps, la lumière c'est l'ombre.

L'objectif est le lieu de la substance. Le subjectif est le lieu de la relation. La relation est l'amour en puissance. L'amour est la relation en acte. Cet acte serait action dans un être essentiellement objectif ; il est passion dans un être essentiellement subjectif. La sensation de la femme est pour la sensation de l'homme ce qu'est l'œil du

caméléon pour l'œil de l'homme. Nous voyons le caméléon à travers son œil et la femme à travers son désir.

Le rire homérique, qu'Homère attribue à la divinité, pendant qu'il laisse les larmes aux hommes, signifierait-il que la relation, absente là, est présente ici, essentiellement?

L'IDÉAL ET LE RÉEL

Les hommes se sont habitués à considérer l'idéal et le réel comme les deux termes d'une contradiction absolue et éternelle ; c'est là leur résignation. Contrairement à leurs pensées l'idéal et le réel aspirent à se résoudre dans l'unité absolue. Cela est si vrai que plus l'idéal est idéal, plus il est faux que le réel soit réel. Un idéal sans perfection et sans hauteur énorme peut jusqu'à un certain point amuser l'esprit à lui seul et se passer de réalisation. Mais si l'idéal est immense, il appelle la réalité avec toute la force qui

réside dans l'immensité. Plus l'idéal est élevé, plus il est exigeant. Plus l'idéal est spirituel, plus il a faim et soif d'une matière tangible et nourrissante qui le soutienne, le supporte, le console et le satisfasse. Quand la volonté de réaliser cesse d'être impitoyable, c'est que la hauteur de l'idéal a fléchi quelque part. Si l'idéal tombe tout à fait, l'homme ne peut plus réaliser rien. Si l'idéal est pourri, l'homme voit, dans la réalité, des hauteurs qui n'y sont pas, et dédaigne du haut de son trône infâme. La corruption de l'idéal peut engendrer la folie, qui est en même temps la perte absolue du réel. C'est l'abaissement de l'idéal et non pas sa trop grande hauteur qui tolère l'absence du réel. La basse-se complète de l'idéal engendre le roman, que l'on croit contraire à la réalité,

parce qu'il semble favorable à l'idéal, et qu'il est également ennemi de l'un et de l'autre. S'il n'a aucun besoin de réalisation, c'est parce qu'il a oublié les types. Mais il a trahi les types avant de trahir les figures.

Le poème, dans le sens profond du mot, porte en lui l'idéal, c'est pourquoi il peut être réel.

En latin poète et prophète sont synonymes. La prophétie est la voix de l'idéal qui réclame la réalité.

MATIÈRE ET IDÉE

Au mouvement que fait la matière vers l'idée correspond le mouvement de l'idée vers la matière. Plus l'une monte, plus l'autre descend. Leur pénétration intime résulte de leurs efforts réunis. Plus l'homme grandit par la pensée, par l'amour, par la volonté, plus Dieu s'abaisse et s'infiltré dans les actes les plus humbles de sa vie. Pendant que l'artiste pense et crée une grande œuvre, la main de l'humanité apparaît dans l'ouvrier qui lui prépare ses vêtements, sa chaussure : et si vous croyez à la solidarité

humaine, si vous croyez à l'unité du corps, si vous avez le sens de la vie, vous croirez que l'âme de l'artiste qui monte aide Dieu à descendre dans la main, dans l'instrument de son frère qui travaille.

COMMUNION SPIRITUELLE

LES DEUX ABIMES

Bois des châtaigniers, 10 heures du matin.

Par la communion spirituelle l'homme rappelle à lui le souffle qui l'anima au jour de sa naissance et le souffle qui toucha Elie sur le mont Horeb.

Celui qui s'abaisse sera exalté. Loi du monde spirituel qui correspond à un concept divin et qui devient, après avoir franchi un abîme, la loi du monde moral, et après avoir franchi un autre abîme, la loi du monde physique.

L'infini et le néant s'attirent.

L'infini attire le néant : humilité. Non content de ce premier abîme, il descend dans un autre précipice, il y trouve le néant pourri : miséricorde, puis il l'attire et le ramène au Principe : gloire.

Le néant et l'infini s'élancent chacun du fond de son abîme qui est une montagne, traversent le ciel et la terre, à la façon d'un regard, et s'engloutissent dans l'autre abîme.

Le néant, par Marie, se précipite à la fin dans trois abîmes, le sien : humilité, celui des pécheurs : miséricorde, celui de Dieu : gloire.

L'abîme appelle l'abîme. La grande voix de ses cataractes, qui est l'harmonie de l'immensité, est le secret de la terre. Sur terre on entend à peine le tonnerre : on n'entend

pas le mouvement des mondes. Le cœur de Jésus, sanctuaire immense où les deux abîmes se côtoient, a dit à saint Jean son secret, le secret qui fait trembler les cieux, la loi de l'Amour.

Les mouvements de l'amour sont les battements du cœur de la création, son aspiration, son expiration ; mais leur principe, et la fin et la résultante de leurs forces, c'est l'adoration.

Le Fils de l'homme a rendu à Dieu le souffle que l'homme tenait de Dieu ; le souffle du Père qui avait animé Adam, Jésus-Christ l'a rendu au Père. L'eau et le sang sont sortis du cœur. Le cœur et le souffle ne font qu'un. Le Saint-Esprit est descendu, le vent a été rendu à l'homme.

SOUVERAINETÉ ET LIBERTÉ

La confusion est si profonde que la souveraineté et la liberté apparaissent comme deux ennemies. Ceci est un des prodiges qu'ont faits les ténèbres.

La souveraineté et la liberté sont la double clef de voûte du même monument.

L'homme désire et ne sait pas. Il ne sait comment faire. Il ne sait que faire. Il ne sait même pas parfaitement comment désirer ni ce qu'il désire.

Le regard perçant de la souveraineté doit voir pour lui, deviner pour lui, décou-

vrir pour lui sa route qu'il ignore et lui dire : marche !

A ce mot : marche ! l'homme doit voir sa route et courir altéré.

Il ignorait son désir ; l'ordre qu'il a reçu est une révélation. Il se dit : voilà, voilà ce qu'il me fallait.

La souveraineté, dans le type suprême vers lequel tout converge, est une voyante qui contemple sur la montagne le spectacle éternel. Elle y voit dans la lumière vivante les types de ceux qu'elle gouverne ; elle voit leurs volontés endormies, leurs désirs ignorés, et, par l'ordre qu'elle leur donne, elle leur révèle les besoins connus et inconnus qu'ils portaient dans leur âme.

Par le pain qu'elle leur fait, elle leur dit de quelle faim ils étaient travaillés. Les

peuples régénérés par l'obéissance essentielle se jetteraient sur l'ordre donné, comme le cerf poursuivi, sur la source d'eau vive.

Leur enthousiasme serait leur reconnaissance ; leur joie serait la gloire du souverain.

Et pendant qu'ils mangeraient et boiraient, car leurs lèvres, au lieu d'être altérées du fruit défendu, seraient altérées du fruit commandé, le souverain tourné vers la lumière où il découvre les choses réelles dans leur rapport avec les choses possibles contemplerait sur la montagne l'idéal qu'il doit réaliser dans la plaine, et, découvrant dans la nature des choses, dans l'âme des hommes et dans l'esprit de la Puissance la raison d'un nouveau départ et d'un nouveau transport, leur crierait encore : « Plus haut, plus

haut ! voilà la route ; vous ne saviez pas de quoi vous étiez capables. »

Et les peuples et les individus découvrieraient au fond d'eux-mêmes des profondeurs inconnues, béantes et ardentes, où la parole du Maître, retentissante comme le tonnerre, éveillerait l'écho qui dort, fécondante comme la rosée, arroserait le germe invisible. Et la réponse des peuples serait une acclamation tremblante de gloire et ardente de liberté.

La liberté serait le transport ; la souveraineté serait la foudre qui soulève. Et quand les hommes supérieurs découvrieraient quelque chose de grand qui n'est pas encore réalisé, l'instinct prophétique s'éveillant en eux, ils attendraient un ordre dans l'anxiété, dans l'impatience, dans l'espérance

et dans la crainte. On se dirait en se rencontrant : Quelle parole va donc éclater sur nous ? — Et le souverain, leur découvrant dans la lumière vivante la substance de leur désir, leur dirait, en leur ouvrant le cœur : Voilà les tables de la Loi.

La souveraineté et la liberté feraient la circulation de l'amour comme les deux côtés du cœur la circulation du sang. Voilà en quel sens absolument inconnu la souveraineté du peuple est une vérité. Le pouvoir législatif est le désir profond. Le pouvoir exécutif est l'œil voyant qui découvre et la main prompte qui exécute.

CONSTANTINOPLE

Dimanche 11 juin...

jour de la Très Sainte et indivisible Trinité.

Tout organisme a un centre, et ce centre est probablement le lieu réservé. Or le centre du monde c'est Constantinople. Constantinople est la seule parmi les villes célèbres qui soit célèbre sans causes connues. Son histoire est nulle, et si elle domine l'Histoire, le passé n'a pas de cause qu'il puisse assigner à cette domination. Or le

verbe a trois temps, parmi lesquels il y en a un aussi de réservé, peut-être parce qu'il est le centre, c'est l'avenir. La grandeur de Constantinople, centre du monde, si elle est quelque part, est dans l'avenir, centre des mondes.

Mais pourquoi les siècles passent-ils sur Constantinople, sans lui donner sa destination ? C'est que son maître n'était pas là. Et Mahomet le remplaçait comme le singe remplace l'homme dans une forêt.

Si Constantinople avait appartenu à une puissance civilisée, cette puissance eût été maîtresse du monde. Les nations, prêtes à fondre les unes sur les autres pour la conquête de Constantinople, se sont arrêtées devant la grandeur de l'événement qui allait se produire, comme si elles s'étaient endor-

mies dans la parole de Napoléon I^{er} : Constantinople c'est l'empire du monde.

Et elles ont ajourné cette question, qui s'appelle la question d'Orient, parce qu'elle est le lever du soleil.

On dirait que le sentiment de leur indignité les a toutes clouées sur place et qu'aucune n'a osé se lever pour dire : Constantinople est à moi.

C'était cette indignité même qui avait fait l'échec des croisades. Constantinople et Jérusalem se dressent au centre du monde, comme deux colonnes sur lesquelles est gravée l'indignité des nations chrétiennes trop abominables pour être là.

Constantinople et Jérusalem sont restées comme un dépôt entre les mains de Mahomet.

Est-ce donc que Mahomet, lui, les méri-

tait ? — Non, mais à force de ne pas les mériter, il ne pouvait tromper personne sur le sens de la possession. Il n'était pas le possesseur, il était le recéleur. Il avait Constantinople que lui confiait l'Esprit du mal, comme le recéleur garde l'objet confié par le voleur. Il était si loin d'être le possesseur qu'il en était la parodie. Maître surhumain, il règne au nom du Ciel, non pas au nom de la terre : il est le Commandeur des croyants. La souveraineté n'est pour lui qu'une délégation de la prophétie. Entre le ciel et la terre, il n'est le maître de celle-ci, que parce qu'il s'est donné pour le voisin de celui-là. Au lieu de l'habit étriqué des souverains occidentaux qui se taillent une souveraineté dans les lambeaux déchirés de journaux et de ga

zettes, il porte le manteau sacré qui parodie Elie et atteste l'Orient. Sa science n'est pas faite avec des chiffres discutés par des avocats dans un parlement. Elle parodie l'Ephod et veut ressembler à la foudre. La magnificence et la jouissance sont ses attributs, corrompus comme elle et comme elle orientaux.

Mais ses jours sont comptés.

Voici le dernier soupir de Mahomet : il ne mourra pas sans renverser le monde. Il ne périra qu'écrasé sous l'universelle ruine.

Le centre est le point culminant. Constantinople devait être la montagne de l'univers. Cette montagne devait être faite avec les splendeurs royales des nations souveraines réunies. Au lieu d'une montagne le centre du monde est devenu un abîme. Cet abîme a été voilé et non comblé par Maho-

met. Mahomet enlevé, cet abîme devient visible; il appelle, et les nations prises de vertige se précipitent dans ses bras. Pourquoi? Uniquement parce qu'elles sont condamnées.

Ce n'est pas la diplomatie qui les enlace. C'est leur crime qui les condamne. Il fallait là, au centre de la planète, ou montagne ou abîme : elles ont refusé la montagne, elles ont l'abîme, et poussées par la main du vertige, les voilà qui se précipitent.

La Justice a choisi le vertige pour l'instrument du supplice, et tous les criminels vont s'égorger les uns les autres au fond de l'abîme qu'ils ont fait, jusqu'à ce que de la multitude innombrable, appelée par les quatre vents du ciel, il ne reste seulement que de la poussière et une odeur de fumée.

L'Europe a porté son arrêt le jour où elle a signé le traité de Paris, acceptant Mahomet et raturant la formule dont elle était née autrefois, quand elle s'appelait le Saint Empire ou la chrétienté : *au nom de la très sainte et indivisible Trinité*. Il faut maintenant qu'elle s'exécute et qu'elle meure suivant l'arrêt qu'elle a porté contre elle, et qu'elle nettoie la place pour le trône attendu, pour le trône de celui que l'Orient et l'Occident attendent sans le connaître, que le premier a traversé et que le second a méconnu.

L'HUMILITÉ CHRÉTIENNE ET L'ORGUEIL HÉGÉLIEN

Tout homme tend à devenir comme un Dieu. La différence n'est que dans la route qu'on prend. Tout acte humain est une tentative d'assimilation à la divinité : l'humilité et l'orgueil se touchent par là, mais voici la différence.

L'humilité affirme le néant de l'homme et l'infini de Dieu ; elle passe, pour aller au Dieu infini, par le Verbe fait chair, anéanti dans la crèche mystérieuse. — L'orgueil affirme l'infini de l'homme et par là même le néant de Dieu.

L'orgueil dit : l'Être et le Néant sont identiques. C'est la formule de Satan et celle de l'absurde.

L'humilité dit : entre le Néant et l'Être il y a une distance infinie, mais le Médiateur infini comble l'abîme infini, et la distinction se résout non dans l'identité, mais dans une harmonie supérieure.

Donc, quand l'homme consent à passer par l'anéantissement, il rencontre l'Infini désiré, car l'anéantissement est la route de l'Infini.

Quand il veut se passer, pour aller à Dieu, du Médiateur, et aborder l'Infini par ses propres forces, il rencontre le Néant sous la forme où le Néant est accessible, il rencontre le Péché.

La beauté de la forme de l'âme, sa gran-

deur, vient de la grandeur de l'opposition que présentait la nature de cette âme, elle vient de la grandeur du sacrifice fait.

Toute âme porte en elle le principe de l'opposition.

Mais alors deux routes lui sont ouvertes. Elle peut vaincre cette opposition, marcher vers l'harmonie, résoudre l'opposition dans l'harmonie, telle est la pratique de la philosophie vraie qui est toute dans ces trois termes : les deux termes qui s'opposent, et le troisième terme en qui s'harmonisent les deux termes opposés.

Et plus grande aura été l'opposition naturelle, plus grande, plus resplendissante sera l'harmonie conquise.

Mais l'âme qui supporte l'opposition peut aussi ne pas la résoudre, être vaincue par

elle au lieu de la dominer, et marcher vers la contradiction absolue, vers la pratique simultanée du bien et du mal, vers l'épanouissement simultané de tous ses désirs ; telle est la pratique de la philosophie hégélienne, qui proclame en théorie les droits égaux de l'Être et du Néant.

Et plus grande aura été l'opposition naturelle, plus grande, plus resplendissante eût pu être l'harmonie conquise, plus hideuse, plus ténébreuse sera la contradiction réalisée.

Dans les moments de lumière où les choses apparaissent telles qu'elles sont, l'âme se sent en possession d'elle-même : elle se sent simple, et au même instant elle se sent trine : elle sent que sa simplicité n'est pas seulement une unité, c'est une unité harmonieuse,

c'est-à-dire une Trinité. Ce sentiment calme et profond d'elle-même incline l'âme à la prière : ou plutôt il est lui-même une prière, il est un élan inénarrable qui crie vers l'harmonie, pour lui demander de demeurer en nous. C'est le cri du Saint-Esprit dans l'âme humaine, le cri de l'harmonie absolue, la joie suprême ; et c'est un gémissement, car cette joie finie veut devenir infinie. C'est *l'abba Pater* dont parle saint Paul, c'est une parole humaine qui demande et une parole humaine qui répond.

**LA SYNTHÈSE CHRÉTIENNE : LE SAINT-ESPRIT,
ET LA SYNTHÈSE HÉGÉLIENNE**

Le combat de l'Être et du Néant constitue, depuis le péché, le drame éternel, mais la lutte ne tend qu'à opérer entre les lutteurs une fusion. L'amour est le principe et la fin de toutes les batailles. Le dénouement, c'est le Saint-Esprit : c'est l'Amen éternel du concert qui ne finira pas.

La théorie hégélienne appliquée à la vie consiste dans le développement simultané des bons et des mauvais instincts, attendu que l'Être et le Néant ont le droit de se

développer également et simultanément.

La vérité chrétienne appliquée à la vie consiste dans la préférence toujours accordée à l'Être sur le Néant. Mais le Péché qui est le néant suprême sera-t-il oublié ? Non, Dieu tient compte de tout. Il paye sa dette à la Mort et tire du Néant le remède du Néant. Le Verbe pour vaincre le Néant s'anéantira. Pour vaincre le Néant péché, il se soumettra au Néant douleur.

La Religion chrétienne est la vérité, c'est-à-dire l'expression des rapports vrais des personnes et des choses entre elles, tels que Dieu les veut dans son Verbe. Par elle nous portons sur Dieu, sur l'homme, sur le Péché qui les sépare, sur la Rédemption qui les réunit, le jugement que portent sur les mêmes objets le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Les religions qui ne sont pas le Catholicisme sont fausses, parce qu'elles sont des expressions arbitraires et fausses des rapports de Dieu et de l'homme.

La religion chrétienne dit au ciel et à la terre ce qu'est l'homme, ce qu'est Dieu, ce qu'est l'Homme-Dieu médiateur.

Le plus grand service qu'on puisse rendre à la vérité, c'est de donner la formule de l'erreur; le plus grand service qu'on puisse rendre à l'erreur, c'est de voiler la formule de la vérité. Car l'intérêt de la vérité c'est de combattre au soleil, l'intérêt de l'erreur, c'est de combattre la nuit.

SECONDE PARTIE

LA CONNAISSANCE DE L'ÊTRE

PAR LE NÉANT

TROIS PUISSANCES :

LE NÉANT, LE VIDE, LE DÉSERT

L'Infini attire le Néant et le Néant attire l'Infini. Ainsi s'attirent ou plutôt sont attirés l'un vers l'autre les deux pôles de l'aimant, les deux électricités de nom contraire. Dieu fond sur le Néant et le comble. Il agit sans mesure sur ce qui subit sans compter. L'homme anéanti fond sur Dieu et l'envahit. L'homme qui s'est reconnu néant fait le vide au fond de son âme : Dieu entre. Aussi ceux qui sont altérés d'infini sont altérés d'anéantissement.

L'homme plein de lui-même est un corps opaque impénétrable à la lumière toute puissante. Dieu s'arrête devant les répugnances de la liberté. Mais celui qui a fait le vide est envahi par Dieu et la nature lui est soumise. Le miracle est l'acte de l'homme remplacé.

Dans le monde visible aussi, c'est le vide qui attire les masses. La plus grande puissance de la création, c'est le vide. Tels poids, qu'aucun levier ne soulèverait, s'envolent comme des oiseaux, là où ils sentent le vide.

Toute créature gémit parce qu'elle enfante. Nous gémissons parce que nous enfantons Celui qui est la plénitude. Mais il paraît que la route du plein, c'est le vide. Le désert mène à Jérusalem.

Le désert occupe sur la carte du monde invisible une place immense et mystérieuse

comme lui. Saint Jean-Baptiste y est allé, cherchant l'image de vide qui se faisait en lui. S'appelant la voix de Celui qui crie dans le désert, il a indiqué l'endroit où retentit la parole éternelle, et au même moment il s'est absenté de lui-même et du monde, pour l'entendre et être son organe. Aussi nul ne fut plus grand parmi les enfants des hommes, comme a pris soin de le déclarer elle-même la Parole éternelle qu'il a baptisée, après avoir déclaré qu'il n'était pas digne de dénouer ses sandales. Comme il ne se croyait pas digne d'approcher de ses pieds, Dieu a courbé la tête devant lui.

Jésus-Christ a attendu, pour attirer tout à lui, le moment du dépouillement absolu. A cette heure qu'il appelait son heure, il appelait l'un vers l'autre le monde et Dieu,

qui se fuyaient. Etre, il attirait le Néant. Etre anéanti, il attirait l'Etre. Infini et anéanti, il a réconcilié l'Infini et le Néant en les serrant l'un contre l'autre dans sa personne immense. Rejeté par la terre, lancé dans l'air, écrasé par le ciel, il est l'universel aimant et la proie universelle, la pâture royale des aigles qui dévorent, et aussi leur rendez-vous.

LE MÉDIATEUR ANÉANTI

L'Eucharistie est le secret de Dieu parce qu'elle est la démarche suprême de l'Infini vers le Néant.

Jésus-Christ a dormi : le sommeil est le signe de la nature sensible, et il est, lui si passif, lui si voisin de l'anéantissement, il est la condition de la vie active.

L'orgueil, qui voudrait aborder directement l'absolu, ne peut rien et rencontre le Néant. L'orgueil ne distingue rien.

Ceux qui distinguent le plus dans l'Être

sont ceux qui à sa suite se rapprochent le plus du Néant sur les pas du Médiateur infini et anéanti. De là, la clairvoyance des saints. Ils sont illuminés par les ténèbres du Jardin des Olives et par leur union avec le Médiateur anéanti, ils voient quelque chose des splendeurs du Médiateur glorifié.

LA CONNAISSANCE DE LA MORT

« Et voici un cheval pâle, et celui qui était assis sur lui avait nom la Mort, et l'Enfer le suivait, et la puissance lui fut donnée sur les quatre parties du monde : faire mourir par le glaive, la faim, la mort et les bêtes de la terre. »

(*Apoc.*, vi, 8.)

Que la puissance soit donnée à la mort dans le sens le plus clair ; c'est un fait qui n'a pas besoin de preuve. Mais l'Apocalypse est le livre des mystères.

N'est-ce pas quelque sens prodigieux, inconnu, dans lequel la puissance pourrait être donnée à la mort ?

Jésus-Christ dit ailleurs :

Je suis exalté (sur la croix), j'attirerai tout à moi.

Il regarde sa mort comme son triomphe et il dit quelque part qu'il porte sur son épaule le signe de sa puissance, et ce fut la croix qu'il porta sur son épaule.

Et le grain de froment mort est aussi donné comme signe de la puissance du grain de froment qui est la fécondité.

Mais où donc est le prestige ? Où donc la puissance, toujours symbolisée par la foudre ? Dort-elle son sommeil et sous quelle forme la mort se présente-t-elle pour la réveiller ? Nous en sommes réduits aux conjectures, si tant est, même, que les conjectures soient faciles et possibles.

Une chose et l'idée de cette chose sont

jusqu'à un certain point identiques et plus l'idée est conforme à la chose, plus l'identité grandit. Une idée très imparfaite de la mort, telle qu'elle se rencontre habituellement dans l'homme, n'est pas semblable à la mort elle-même.

Qu'est-ce que l'idée sinon l'image ?

Qu'est-ce que l'image sinon une impression de la substance ?

La photographie est là pour prouver la réalité de cette impression.

Or l'impression physique, puisqu'elle est une loi physique, est le symbole de l'impression morale. Il y a une photographie morale, puisqu'il y a une photographie physique, et si une photographie physique est l'impression de ma substance matérielle ma photographie morale doit être l'impres-

sion même de ma substance morale, c'est-à-dire de mon type.

L'idée d'une créature, telle qu'elle est en Dieu, est plus substantielle que cette créature elle-même. Mon type est plus que moi-même. Si donc j'arrive à saisir une créature dans son type, je la possède plus essentiellement que si je la possédais en elle-même.

Si Elie, à force de craindre la mort, fut soustrait à son étreinte matérielle, et enlevé dans un char de feu, ne serait-ce pas pour cette raison ? Il ne connut pas la mort dans son accident ; ce fut peut-être à force de la connaître dans son essence.

Le sphinx dévorait quiconque ne devinait pas son énigme.

La mort est le sphinx, elle est le silence et le mystère. Mais qu'arriverait-il si un per-

sonnage, plus profond qu'elle dans l'abîme du silence et dans l'abîme du mystère, devinait son énigme, c'est-à-dire la pénétrait dans son type ? Car chaque créature a une énigme qui est son type. Le nom c'est l'énigme, et le type c'est le nom.

La mort était pour Adam une étrangère. Elle ne faisait pas partie de son empire. S'il l'avait connue, il l'aurait évitée.

Mais il ne devina pas son énigme et fut dévoré par elle.

LA SENSATION DE LA RÉSURRECTION

Nous en sommes encore aux ombres, aux pensées infirmes et défaillantes de l'homme : *φαντάσματα θεία καὶ σκιάι τῶν ὄντων*. Je les ai prises pour marchepied. Parvenu aux degrés supérieurs, je commence à sentir l'air frais de la montagne. Les analogies sont les lanternes sourdes qui éclairent l'escalier. J'approche de la lumière. Si c'est à l'infini que se rencontrent les parallèles, et si la géométrie a ses postulats, pourquoi la métaphysique n'aurait-elle pas les siens ?

Il me semble, en ce moment, que je sens

l'effort intérieur qui brise les choses extérieures, et je sens comme des larmes intérieures comblant le vide produit par les larmes extérieures. Je sens tomber en moi des larmes, et je pourrais les compter, et elles comblent le vide fait ailleurs par les larmes fausses répandues à propos des choses. Je sens l'eau se répandre en moi.

Quand on a soulevé la pierre du tombeau de Lazare, il a dû sentir entrer dans le sépulcre l'air, comme je sens l'eau.

Quand l'air est entré dans le sépulcre, il a très bien senti le poids de 420.000 livres, et c'est pourquoi il a senti la résurrection.

Il a senti les forces extérieures s'appesantir sur lui, et il s'est senti plus fort qu'elles.

Ainsi il a senti quelle force la main de Jésus avait fait entrer en lui, il a senti les

forces de la vie, l'action de la résurrection.

Ici encore il s'agit d'écarter. Je sens l'action des forces naturelles qui me font éprouver le sentiment des liens rompus, de la pierre soulevée.

CRÉATION ET RÉGÉNÉRATION

Nul ne peut mesurer l'étendue de sa misère : loin de nous l'exagérer, nous la méconnaissons. Nous ignorons, nous nous trompons, nous ne savons pas, nous nous ennuyons. Nous allons vers la mort et à travers quoi marchons-nous ? Nos désirs sont immenses, nos satisfactions à peu près nulles ; plus nous allons haut par la pensée, plus notre misère éclate par la contrariété de notre abaissement. De la lumière ! de la lumière ! criait Goethe en mourant, et pour-

tant il est mort, son cri ne l'a pas sauvé. Des ailes ! des ailes ! crie l'humanité captive, et cependant elle est captive.

Pour mesurer le désordre, il faudrait le connaître en lui-même et dans sa cause. Le désordre c'est l'esclavage ; sa cause c'est le péché.

L'esprit créé devait être fidèle à l'esprit increé ; il devait être fidèle pour être libre.

Il a été infidèle et est devenu esclave, esclave de la matière. Toute notre misère est dans ce mot : l'esprit est esclave de la matière.

La nature, qui devait être l'instrument de l'humanité, est devenue son tyran. La nature s'est révoltée contre l'homme son souverain, parce que l'homme s'était révolté contre Dieu, son souverain. Sa splendeur avait sym-

bolisé la nôtre ; sa révolte a symbolisé la nôtre. Sa laideur symbolise la nôtre.

Son retour à la beauté, sa régénération symboliseront notre retour à la beauté, notre régénération.

Et la force infinie qui avait soufflé une première fois sur la personne d'Adam, sur la boue humaine, pour y introduire l'âme, a soufflé une seconde fois sur la race d'Adam, sur la race déchue, pour régénérer cette âme infidèle et captive, dans la liberté de l'Esprit consolateur.

Mais il fallait bien que la nature physique, qui était tombée en pourriture avec la nature morale, donnât signe de vie auprès du Mont Tabor. *Lazare, veni foras. Lazare, sors du tombeau !*

LA PUISSANCE DE LA FOI

Omnia possibilia sunt credenti. — Tout est possible à celui qui croit, dit l'Évangile. L'esprit humain a des médiocrités naturelles. Il est porté aux choses du milieu. Le oui et le non lui font peur, comme s'ils étaient tous les deux dans le voisinage de l'absolu.

Dites à un homme habitué aux choses du christianisme : « Rien n'est vrai dans l'Évangile, Jésus-Christ est un imposteur. »

Cet homme se révoltera.

Dites-lui alors, et à l'instant de sa révolte :

« Tout est possible à celui qui croit ». Cet homme dira-t-il oui avec la même audace qu'il a dit non tout à l'heure?

L'esprit humain hésite à choisir, c'est là son propre.

Et cependant il n'y a pas de milieu. Il est absolument impossible que dans l'Évangile une parole soit vraie et l'autre fausse.

Beaucoup de gens ont confiance dans les paroles qui promettent une autre vie avec ses récompenses et ses châtements. Et ces mêmes personnes ne croient pas que dans ce monde-ci tout soit possible à la Foi.

L'esprit humain a des sophismes sous-entendus, des échappatoires, des inconséquences et des déclinatoires. Cependant c'est la même bouche qui a dit les choses auxquelles il croit à peu près et qui a dit cette

autre chose : Tout est possible à celui qui croit.

Il n'y a pas entre telle parole de l'Evangile et telle autre parole une nuance de garantie en faveur de l'une contre l'autre. Il n'y a ni plus ni moins. L'à peu près n'existe pas dans cette région. Une parole toujours égale à elle-même ne peut donner que la même garantie toujours égale à elle-même.

Si vous approchez du baptême, de la communion, si vous appelez un prêtre pour un moment, si vous ne vous livrez pas, en présence de l'Eglise et de ses cérémonies, aux sacrilèges les plus violents, les plus complets, c'est en vertu des paroles sorties de la même bouche que cette parole : Tout est possible à celui qui croit.

Je défie n'importe qui de trouver n'im-

porte quelle raison pour établir n'importe quelle nuance entre cette parole et une autre parole du même Evangile.

Pour révoquer en doute, la langue moderne a une formule presque proverbiale : « Ce n'est pas parole d'Evangile ». Mais cette parole : « Tout est possible à celui qui croit », est parole d'Evangile.

Et comme il est impossible, en face d'une telle affirmation posée par une telle bouche, d'alléguer ou la légèreté ou l'exagération, il faut absolument la prendre comme une vérité de même valeur que toutes les autres.

Parmi les paroles tombées des lèvres de Jésus-Christ, beaucoup n'ont pas été recueillies, du moins d'une manière officielle. Beaucoup n'ont pas été relevées par la voix

chargée de transmettre à la postérité les échos du Verbe.

S'il y avait dans la vérité absolue du plus ou du moins, le plus serait en faveur des paroles officiellement répétées de siècle en siècle par l'Eglise universelle. Or celle-ci est du nombre, celle-ci est écrite. Elle n'est pas seulement prononcée, elle est écrite pour être répétée dans le temps et dans l'éternité avec toute l'autorité dont dispose l'Evangile. Elle n'est pas seulement la confidence faite à quelques privilégiés. Elle est la parole d'honneur authentique, authentiquement donnée au genre humain.

Elle est, parmi les paroles prononcées en Judée, il y a dix-huit cents ans, une de celles que l'esprit a choisies pour être accueillies pour être écrites, pour être répétées partout

où parvient une édition de l'Évangile. Elle est, parmi les paroles d'il y a dix-huit cents ans, une de celles qui se disent à l'Évangile de la messe. Chaque prêtre, sans en excepter un, la prononce à l'autel, et parmi le peuple debout dans l'église, il n'y a pas un homme qui ne l'ait entendue à l'église, et qui ne l'ait lue dans l'Évangile.

Chaque homme s'est levé à l'Évangile de la messe pour l'entendre et pour la lire. Cet acte de se lever à l'Évangile signifie la disposition où l'on est d'attester solennellement la vérité de ce qui va se dire. C'est un témoignage rendu. Et si déjà on ne rend pas légèrement témoignage dans un lieu humain privé ou public, que doit-il en être du témoignage qui se rend dans l'église, dans le lieu consacré, sous les voûtes consacrées,

près de la chaire de vérité, en face de l'autel et de l'hostie?

Or, c'est le témoignage que chacun de nous rend à cette parole, à la face du ciel et de la terre, quand il se lève à l'Évangile pour entendre le prêtre dire : « Tout est possible à celui qui croit. »

Et tout acte de la vie est le même témoignage, si cet acte appartient au christianisme, à l'indivisible christianisme.

Tout homme, par cela seul qu'il ne ruine pas l'Évangile, affirme la parole, de siècle en siècle retentissante :

Tout est possible à celui qui croit.

Il n'y a aucune porte pour échapper, et aucune fuite dans aucune muraille. Il est impossible, d'une impossibilité absolue, qu'il

y ait un autre mot de vrai dans l'Évangile, et que celui-ci ne soit pas vrai :

Tout est possible à celui qui croit.

Or, cette parole, non seulement elle est parmi les paroles prononcées, parmi les paroles écrites, parmi les paroles imprimées, parmi les paroles répétées de siècle en siècle, parmi les paroles répétées à l'autel pendant l'acte du sacrifice, en face de l'hostie, en face du ciel, en face de la terre, en face de l'enfer qui doit frémir, en face du peuple qui s'est levé, et qui est là, debout, rendant témoignage, mais en outre, en outre de tout cela, si elle a une vérité commune à toutes les autres, elle a une importance particulière à elle, unique, exceptionnelle ; elle est le secret de la puissance. La puissance est l'unique objet du désir de tout ce qui dé-

sire. La puissance est le principe et le centre et la fin de tout ce qui a un principe, un centre et une fin.

La puissance est l'axe autour duquel tournent les mondes.

Tout est possible à celui qui croit.

Cette parole porte sur la foi. Il ne s'agit pas de la remettre à l'éternité, puisque dans l'éternité se sera évanouie la foi. Elle porte sur la foi et sur le domaine de la foi, sur la terre, sur le temps. Elle est le viatique du temps : elle est la gloire de la foi : elle est la lumière qui luit dans les ténèbres !

Elle est la pratique d'aujourd'hui, elle est la pratique de cet aujourd'hui qui demande son pain quotidien, c'est-à-dire elle-même : puissance, puissance !

AMEN.

LES CAPITULATIONS VOLONTAIRES DE DIEU

La plus haute parole que Dieu ait dite aux hommes est celle-ci : *quaesivi virum qui interponeret sepem contra me pro terra.* (*Ezechiel*, ch. XXII, v. 30.)

Par cette parole Dieu a révélé ses instincts de gloire. Car la gloire du plus fort est de rendre les armes au plus faible. Moïse l'avait deviné quand il exigea le pardon qu'il avait d'abord demandé.

— Laissez-moi, dit Jehovah, mon parti est pris.

— Je ne vous laisserai pas, répond Moïse.

Et Jehovah est vaincu.

Sa gloire est d'être vaincu par l'homme.

L'homme ne peut chanter que quand il a vaincu Dieu.

Le peuple choisi, celui qui levait l'arche d'alliance, le dépositaire, le gardien de la gloire, s'appelait le Peuple d'Israël ; Israël veut dire : fort contre Dieu, et Jacob, en qui se personnifie le peuple élu, reçut le nom d'Israël après la nuit sublime de son combat mystérieux, et le nom d'Israël tomba sur lui des lèvres sacrées de l'ange vaincu.

La gloire de Dieu est si essentiellement la victoire de l'homme sur Dieu, que je ne puis me figurer que Dieu ait créé le monde pour une autre raison.

S'il eût dû faire des êtres dont la volonté

dépendît absolument de la sienne, il eût préféré ne rien faire.

Il a créé pour voir hors de Lui la liberté ; or l'exercice de la liberté humaine, sa majesté, sa gloire, son principe et sa fin, c'est de vaincre Dieu. C'est là la façon haute et sublime de faire la volonté du Seigneur.

Faire sa volonté, c'est lui faire violence, car il ne nous a pas créés pour autre chose ; les violents l'emportent, et si le péché a tant de puissance, c'est parce qu'il est la parodie sacrilège de cette violence sacrée.

Le péché viole la volonté de Dieu ; la prière doit la changer. Le péché lutte contre Dieu, loin de Dieu, sans Dieu, malgré lui : il sera vaincu.

La prière lutte contre Dieu, près de Dieu, avec Dieu, inspirée par Dieu : il faut qu'elle

soit victorieuse. Job et Jérémie sont les deux types sublimes et audacieux dont le blasphème est la contrefaçon.

Job et Jérémie visent au cœur de Dieu et l'attaquent directement.

Le blasphème attaque Dieu dans son essence. La prière l'attaque dans sa conduite.

Le blasphème déteste son esprit. La prière l'oblige à convertir sa conduite à son esprit par la vertu de la matière touchée.

La matière ! voilà le grand mot. C'est sur la matière que la violence doit porter.

Satan a méprisé la matière, il a méprisé le corps humain à qui l'union hypostatique était réservée, il a voulu s'élever par l'esprit. Il faut que son trône soit renversé par la matière, qui est spécialement l'objet de ses dédains.

L'esprit de l'homme est le laboratoire de Satan. C'est là que toute vérité et toute erreur sont confondues par l'éternelle discussion qui donne à chacune d'elles les apparences de l'autre. Et si cela est vrai toujours, cela est bien autrement vrai à notre époque.

Les exercices de l'esprit ont atteint une telle subtilité qu'il lui est devenu impossible de se rien prouver à lui-même.

Le pour et le contre miroitent devant l'homme avec des droits en apparence égaux. On n'écoute plus les preuves, tant on est certain, d'avance, de n'être pas convaincu par elles. La matière est la seule marque authentique que Dieu donne de son action...

Jésus-Christ commence par parler morale au centurion dont le fils va mourir. Le cen-

turion ne l'écoute pas. Il l'interrompt :
« Mon fils va mourir ! — Va, dit le Seigneur, ton fils est sauvé. » Et l'enfant fut guéri à cette heure.

La Chananéenne réfute Jésus-Christ et l'emporte sur lui. Il veut être vaincu, il arme cette femme du don de vouloir le vaincre.

Marthe répond et dit que Lazare ressuscitera au dernier jour.

— Si vous croyez, dit Jésus-Christ, vous verrez la gloire de Dieu.

La gloire de Dieu, c'est le miracle sur terre.

Il y a en Dieu des puissances qui dorment et qui demandent, pour se réveiller, que la main terrible d'une violence exaspérée les secoue. Alors le monde, qui se moque des discours, tombera à genoux devant le fait

visible, et Jehovah sera renouvelé, suivant la parole de l'Écriture. Toutes les prières triomphantes de l'Écriture sont des reproches sanglants lancés vers Dieu.

« Non, dit Agar dans le désert, je ne veux pas voir mourir cet enfant ». Et l'Ange lui montre la source vive, et Ismaël vivra.

Le fils de la veuve est mort : « Seigneur, s'écrie Élie, est-ce ainsi que vous récompensez celle qui me nourrit pendant la famine ? »

Et il s'étend sur l'enfant et l'enfant ressuscite.

Et cette bonne femme des rues de Rome, dont on raconte l'histoire, elle fait comme Élie et Moïse. Elle prend sur ses bras son enfant malade et va vers une statue de la Vierge tenant l'Enfant Jésus. Là, elle accable la Vierge de reproches.

— Voilà mon enfant, dit-elle, et voilà le vôtre. Si c'était le vôtre qui fût malade, et si vous veniez me demander secours, vous l'aurais-je refusé ? Et vous qui avez là votre enfant bien portant, qu'avez-vous fait pour moi !

Et l'enfant fut guéri.

La miséricorde et la gloire se rencontrent et s'embrassent dans la victoire de l'homme sur Dieu.

Dieu est invisible. Il est vaincu quand il apparaît. La fraction du pain découvre sa face et triomphe de lui. Israël plus fort que Dieu, Israël voyant Dieu. Il est caché au fond des choses et sa face apparaît quand la main du sacrificateur les ouvre.

Les créatures sont les échos de la parole créatrice. Leur joie est de reproduire *l'amen* qui leur a donné l'Être. Le sacrifice de louanges les associe à la puissance créatrice.

LA VIE DANS L'ESSENCE : LA BEAUTÉ

L'homme est grand quand il se considère dans l'ensemble, quand il se considère homme-humanité, créé par Dieu, racheté par lui, artiste, savant, ouvrier, relié par l'amour et la science à la chaîne des êtres. Il est petit quand il est réduit à lui-même, quand il se sent individu, isolé, pauvre, quand il se tâte dans sa misère et son impuissance propre. Vivre dans l'essence ou même vivre dans l'accident, tels sont les deux modes de la vie. Plus vous vivez dans l'essence, plus vous êtes uni à Dieu et à vous-même. Plus

vous vivez dans l'accident, plus vous êtes fractionné, morcelé, brisé, abattu par la pluie qui tombe, écrasé par chaque lourd détail de la vie pesante et matérielle. La platitude ordinaire de la vie humaine est un ennemi d'autant plus terrible qu'il est perfide et continuel. Etre enterré dans son pot au feu, c'est un mal de tous les jours et un mal qui se cache. L'homme oublie de s'en accuser.

L'apparition du Beau, reflet splendide de l'Essence qui est la vérité, opère la délivrance de l'âme, et une des miséricordes souveraines de l'Art, c'est d'ouvrir pour un moment les portes de notre prison. L'ange au glaive de feu qui barre la porte du Paradis terrestre nous permet encore l'entrée de ce

jardin, à condition, toutefois, que la sueur de nos fronts le fertilise.

Ah ! Seigneur ! ouvrez-nous cette grande porte. Voyez la misère de nos lourdes journées. Voyez le réel qui écrase nos âmes vaincues. Voyez ces murs longs et nus qui font douter de l'horizon, et permettez à l'Esprit de souffler sur nous le vent de l'Art. Permettez à nos âmes délivrées une respiration plus large. Faites-nous sentir le voisinage du beau.

Envoyez-nous l'air des montagnes, *unde veniet mihi consilium*, tirez-nous de l'ornière. Soulevez de vos bras puissants ceux qui tombent sous le fardeau. Rapprochez-nous de l'Essence qui soulage, de l'Essence qui délivre. Faites-nous le calme sur les hauteurs.

L'Egoïsme est le grand mal de l'âme, c'est

une sorte d'excommunication prononcée contre lui-même par l'homme qui oublie les hommes et n'aime pas. L'Egoïsme est le grand mal de l'Esprit.

LA VIE DANS L'ESSENCE : LA GRANDEUR

La Grandeur est la splendeur de la force, comme l'art est la splendeur de la vérité.

La force, où donc est-elle ? La force est dans l'essence. L'homme est homme-type, homme essence, homme humanité, avant d'être homme figure, homme accident, homme individu. Or, quand il se sent le cœur battre d'un reste de souveraineté, quand un peu de force, oubliée dans un coin, tressaille au fond de lui, pour le réconcilier avec l'Être, c'est qu'un moment il s'est reconnu essence, il s'est tâté, palpé, senti homme-humanité, maître du monde, serviteur de Dieu. Il s'est senti comme il est. Le

cœur lui a bondi, dans le sentiment de son être, dans la plénitude de la vie possédée pleinement et de la force *sui conscia*. Il a été grand.

Tout à coup la pluie tombe, une voiture l'éclabousse, il a mal aux dents : l'accident remplace l'essence. L'homme se sent individu, dépendant, misérable, pauvre. Tout à l'heure il a senti l'Être. Il sent le néant.

Or, il y a des individualités en qui l'accident se manifeste toujours. Il en est d'autres en qui l'essence se révèle quelquefois sensiblement. Celles-ci sont grandes et même, quand elles retombent dans l'accident, plus lourdement et plus douloureusement que les autres, parce qu'ayant entrevu l'idée, elles sont plus mortellement endommagées par les faits, elles gardent au fond de l'abîme

un certain air de grandeur. Les hommes se contemplant dans cet homme-type si grand et si petit voient avec une sorte de fierté jusqu'où pourrait monter l'homme, puisqu'il lui est donné de pouvoir si bas descendre.

Ces individualités puissantes ou grandes résumant en elles les individus ordinares : elles disent à chaque homme quelle est virtuellement la force cachée qu'il recèle en lui, comme un caillou qui montrerait une étincelle parlerait aux autres du feu caché dans leurs veines ; car la grandeur est la splendeur de la force manifestée par la lutte, comme la chaleur est la vie latente des corps révélée par le frottement.

L'effet de la grandeur sur qui la contemple, c'est l'essence rapprochée et la liberté rendue : l'accident, c'est le multiple, c'est ce

qui asservit l'homme ; l'essence, l'unité, le délivre. La splendeur de la force opérant la délivrance de l'âme par le voisinage mieux senti de l'unité, voilà donc la grandeur.

La grandeur est le déploiement soudain de la liberté qui se fait sensible à tous.

L'homme habituellement esclave des choses, des créatures, du multiple, se secoue, tire de son fonds la liberté endormie et la montre : tous la reconnaissent et la saluent.

Tout ce qui prend son élan brise un lien. La force écarte un obstacle. La liberté s'achète. Il y a liberté là où il y a repos dans l'unité conquise. La splendeur de la force opérant la délivrance de l'âme par l'écrasement des puissances inférieures et le voisinage de l'essence première, voilà donc la grandeur.

**LE SYMBOLISME DANS LA NATURE, DANS
LE MONDE MORAL, DANS L'ART :
L'HOMME FIGURE DE DIEU**

Le monde n'étant que la figure du monde, il n'a de sens qu'à la condition d'être conçu sous les lois du symbolisme. Le monde visible n'ayant en lui ni sa raison d'être, ni sa fin, est l'expression du monde invisible. Le bien physique est la traduction du bien physique dans le langage de la création. Le mal physique est l'écho du désordre répercuté dans le monde des corps. La parenté de l'homme avec la nature est un fait incon-

testable. L'homme résume en lui les trois règnes qui se partagent le monde visible, mais s'il vit par son corps dans le monde visible, il vit par l'âme dans le monde invisible. Portant en lui les deux principes, il est lui-même un symbole de la synthèse. Cette synthèse absolue, c'est l'Incarnation du Verbe : par l'Incarnation, en effet, le Verbe est entré dans la solidarité universelle, et, prenant la nature humaine, même dans sa partie sensible, a réalisé le type idéal vers lequel aspirait la création, type dont le premier Adam, âme et corps, mais non pas divinité, n'avait été que la figure.

Par la loi du symbole, la nature tend à un développement normal de la vie, que son auteur a déposée en elle ; mais l'homme, création sortant de la sphère étroite de la

passivité pure, arrive, par l'activité libre, à la gloire de l'obéissance qui est la forme la plus haute de la liberté. L'arbre manifeste, sans le savoir et sans le vouloir, la vie par le développement naturel de sa vie particulière.

L'homme, résumé du monde, symbole libre, synthèse de la création et image de la synthèse absolue dans laquelle le Créateur, en s'incarnant, a résumé toutes choses pour les réconcilier, l'homme introduit la représentation dans le monde idéal et devient l'image vivante et libre, le portrait de Celui en qui tout existe et se meut.

Voilà pourquoi saint Paul ayant dit que ce monde est la figure du monde, ce qui donne la loi du symbole dans l'ordre de la nature, transporte la même loi dans la sphère de la

liberté quand il ajoute : les chrétiens sont les images fidèles du Fils de Dieu.

Ainsi, comme une création symbolique, la nature devient explicable. La nature physique a besoin de cette conception, et l'étude des lois physiques ne peut grandir en dehors de cette idée, qui probablement féconderait la chimie et la médecine : car les productions superflues du péché sont, dans l'ordre de la nature, ce que nous appelons les maladies.

La nature morale trouverait dans la même idée sa loi et son but. L'homme étant une image de Dieu ne peut avoir d'autre destinée que de reproduire son modèle. Et le type, d'autre part, s'étant incarné, il devient clair que le voile de sainte Véronique, en gardant l'image des traits de Jésus-Christ,

a révélé au monde, avec la loi de la photographie, le secret de ses destinées.

Le grain de sénevé déposé dans la nuit et dans la terre cherche à se dégager des ténèbres et à se produire à la lumière par toutes les issues que la vie lui présente. Quand la nature et la liberté auront mis en action une force suffisante, l'homme intérieur, qui est l'homme Dieu, éclatera au dehors : son corps idéal sera formé ; les hommes verront qu'ils n'avaient tous qu'une vie intérieure, vie cachée comme le feu dans le caillou pendant les luttes terrestres, mais qui tendait toujours à se dégager. Alors la liberté devenue inutile sera retranchée comme un échafaudage près d'une maison construite : l'homme intérieur apparaîtra avec la vie divine qu'il recélait en lui, et la charité

règnera seule, parce que l'infini, qui est charité, sera tout en tous. Ceux qui sur terre réalisent déjà la ressemblance de l'homme-figure avec l'homme-type qui est Dieu, sont en même temps des images de l'avenir et des miroirs dans lesquels l'éternité se contemple. La nature physique s'associe même à leur béatitude anticipée, car leur visage porte la marque visible de l'esprit qui se dégage et rayonne déjà à travers la matière, suivant le plan de la création. La figure humaine étant l'expression la plus haute de l'ordre visible, le Verbe, qui tend à se manifester par le moyen du sensible, se manifeste volontiers par elle. De sorte qu'ils sont l'expression, la manifestation vivante de la vie physique, de la vie morale, de la vie naturelle, de la vie surnaturelle, et même,

dans une certaine mesure, de la vie glori-
fiée. Et en même temps qu'ils manifestent
tous ces genres de vie, ils manifestent la loi
par laquelle la vie monte l'échelle de l'être,
c'est-à-dire la loi du sacrifice, résolvant
en haut l'opposition qui existe en bas
entre le sacrifice et le bonheur, et présen-
tant à la fois la terre et le ciel dans leur per-
sonne, image de la personne humaine du
Verbe *in quo omnia constant*.

La science doit aller à la découverte du
symbole. Les sciences physiques, quand elles
tournent le dos aux sciences morales, se
condamnent à mort; car dans l'objet, n'aper-
cevant plus que l'objet, elles sont indignes
de l'homme qui dans tout objet doit aper-
cevoir une pensée divine réalisée d'après le
type, et demeurent étrangères à la vie qui

est l'action de la forme sur la matière.

Quant à l'art, le symbole est son but direct. Il est de première évidence que l'art est le lieu même du symbolisme. L'art, ayant pour mission d'exprimer le beau par un signe sensible, ne peut aborder l'Être directement. Nous sommes composés d'une âme et d'un corps. Il n'est pas plus fier que nous. Il a aussi une âme et un corps. Plein de complaisance pour notre spécialité humaine, il va au beau invisible et nous y conduit par le détour du beau visible. Mais, tandis que nous, nous luttons encore dans l'horreur de la contradiction, il est déjà, lui, dans la paix et dans la gloire. S'il emprunte à ce monde quelques-unes de ses misères, c'est pour les transfigurer dans la lumière et par là les guérir. Il ne prend jamais les faits eux-

mêmes pour les montrer : il en saisit seulement l'essence, l'arome, l'âme, pour les rendre intelligibles, lumineux, transparents, et montrer derrière le voile le flambeau qui ne s'éteint pas. Par lui, les faits apparaissent ce qu'ils sont, des moyens ; la vérité, la beauté apparaît ce qu'elle est, le but. Par lui, les éléments qui sont ici, dans le déchirement de la bataille, apparaissent pacifiés comme ils le seront un jour. Il nous montre l'harmonie comme dans un miroir. Il répand sur l'agitation de nos ténèbres sa sérénité resplendissante. Il chante la paix sur le champ de bataille. Or l'art n'est ce qu'il est, et ne fait ce que je viens de dire qu'en vertu de cette loi : il conçoit toute chose sous la condition du symbolisme. Ses créations sont les symboles des idées éternelles,

et lui-même, qui est paix et harmonie, dénouement et beauté, qu'est-il, sinon le symbole et l'image de la sublime éternité?

Le secret de la vie consisterait également à considérer l'homme comme une représentation vivante, concept de Dieu à l'état personnel, concept encore inachevé, non parvenu au lieu de sa perfection, portrait vivant intelligent et libre, chargé de coopérer librement au progrès de sa ressemblance. Par là, la grandeur descendrait dans chaque chose, pénétrerait tout acte humain, et chasserait de nos domaines l'insignifiance et la platitude de la vie : car toute parole, toute action, toute passion, toute réalité en un mot, deviendrait une voie offerte à l'homme pour extraire de là la ressemblance de lui-même avec son modèle. Par là, se concilierait l'op-

position de l'idéal et du réel, opposition déchirante et épouvantable qui est le malheur de la vie et la cause du suicide.

L'OBSCURITÉ ET LA LUMIÈRE DE DIEU

La colonne qui guidait les Hébreux dans le désert, obscure d'un côté, lumineuse de l'autre, rappelle l'idée de la Providence ou de la foi. Dans la science ou dans la vie, quand la Providence se met à notre portée, et exauce nos prières, Dieu s'affirme d'une affirmation positive, comme étant celui qui est ; quand le contraire arrive, Dieu s'affirme indirectement, comme ne tenant pas une conduite conforme à ce que nous attendions : son plan dépassait le nôtre. Il est toujours ; mais il n'est pas toujours, dans un

cas donné, tel que nous l'aurions cru. L'acceptation de cette nuit qui le glorifie en le proclamant supérieur à l'idée que nous avions conçue, cette affirmation qui est la Passion de l'homme, attire sur lui la descente de l'Esprit qui lui enseigne toutes choses et lui révèle l'action par laquelle Dieu s'affirme positivement.

Après avoir montré son obscurité, Dieu montre sa lumière à ceux qui ont accepté le mystère, et qui ont bien voulu croire, malgré les choses finies, à l'infini caché.

Par la foi, l'homme participe, en s'y associant, à cette lumière, trop intense pour ne pas l'éblouir, à laquelle il adhère sans la comprendre. Quand il a ainsi adhéré au Père par la foi pure, au Fils par l'espérance,

l'ange de Philadelphie le touche de son aile, et la charité lui donne la joie du Saint-Esprit. La miséricorde qui surpasse tout a le dernier mot, même en ce monde : c'est par sa plus haute hauteur que Dieu nous touche : c'est du sommet de son trône que l'Être tend la main au néant.

LA MÉDIATION DU SYMBOLE ET LA MÉDIATION DU VERBE

La création et la rédemption se sont accomplies dans le symbolisme. La vie des saints, symboles de Jésus-Christ, est un traité vivant de symbolisme. Le symbolisme est le langage de Dieu. Toute vie créée étant destinée à exprimer, dans une certaine mesure, la vie incréée, le symbolisme m'apparaît comme le lien qui relie la forme la plus haute de la vie, c'est-à-dire la vie surnaturelle des saints, avec la vie naturelle de la création. Le symbolisme établit une relation entre les formes supérieures de la vie et les formes inférieures. Par

lui, la plante et le diamant parlent du Dieu trois fois saint, infiniment distinct de sa créature. Le symbolisme nous révèle à la fois la nature des choses immatérielles qui se laissent exprimer par des figures, afin de s'approcher de nous, et la destinée, la raison d'être, le sens intime des choses matérielles qui ornent ce bas monde, et tendent à l'homme qui tend à Dieu. Le symbolisme a donc dans l'ordre universel la place sublime du médiateur, il est donc juste qu'il soit le langage de Dieu. Car le médiateur, c'est le Verbe en qui subsistent éternellement les types des âmes représentées par des symboles, les types des choses destinées à représenter les âmes, le Verbe qui a tout résumé et tout réconcilié, le Verbe *in quo omnia constant*.

LE PACTE DU SUBLIME ET DE LA BONTÉ

Le sublime est par son essence étranger au raisonnement. Il n'est pas de son ressort et ne tombe pas sous ses coup. L'acte qui se raisonne n'est pas sublime et l'acte sublime n'est pas raisonné. Il doit s'appeler l'acte raisonnable dans une langue supérieure, mais dans la langue de ce pays-ci il n'est pas raisonné. Il s'adresse à la majesté. Le sublime est ce qui flatte la gloire.

Si le sublime est un étranger pour le raisonnement, il n'en est pas un pour la bonté.

La vie est un mystère. L'homme, quand il croit avoir affaire à l'homme, ne sait pas au juste à qui il a affaire. Quand il s'agit de

dégager l'immense inconnue, le raisonnement est celui qui trompe. Celle qui ne trompe pas, c'est la bonté. La bonté est la pierre de Jacob sur laquelle l'homme dira au jour du réveil : ce lieu est saint et je ne le savais pas.

La bonté est vis-à-vis du mystère ce que l'aiguille aimantée est vis-à-vis du pôle. Elle ne sait pas, mais elle fait comme si elle savait. Son instinct qui émane de l'immense se tourne vers lui et y ramène.

L'immense se moque du raisonnement. Il lui brise entre les mains son petit compas. Il ne se moque jamais de la bonté. La bonté l'entend même quand elle ne le comprend pas.

Entre la bonté et l'immense il y a un traité secret.

LA LIBÉRATION DE L'ÂME PAR LE VOËU D'INFINI

L'Intelligence et le raisonnement sont deux choses essentiellement différentes. L'Intelligence est une ouverture de l'âme qui se dilate pour comprendre.

Le raisonnement est un exercice de l'esprit qui discute avec lui-même ou avec quelque autre. Le raisonnement n'est pas la raison : il en est souvent la parodie. Il est le voile sous lequel s'abrite l'amour-propre. Dans ses actes évidemment mauvais en eux-mêmes l'amour-propre se condamne. Mais, quand il se drape dans le manteau du bon sens, l'amour-propre s'admire.

L'homme réside dans la tête. Le lieu de Dieu, c'est le cœur, le lieu où retentit la voix de l'Infini qui appelle dans l'abîme. La tête est le lieu où grince la voix de l'homme qui retient dans la limite.

La limite est le pays de l'homme.

L'Infini est le pays de Dieu.

Il y a une apparence d'humilité qui est une chose infernale. Elle dit à l'homme : sois sage. C'est l'orgueil dans son mensonge le plus subtil et le plus exécrationnel, c'est l'orgueil qui veut retenir l'homme en lui-même, le retenir dans la limite, au pays de l'ombre et du froid. Car cette sagesse-là ressemble à la sagesse comme un bec de gaz ressemble au soleil. Il y a dans la vie des âmes appelées un moment décisif où retentit l'appel de Dieu, l'appel immédiat et éternel, l'appel de

l'abîme. La voix de l'abîme est : jette-toi à la mer. C'est l'Infini qui approche et qui demande à être admis dans la familiarité ; le moment est suprême. Si l'âme entend ce cri de détresse, car l'Infini toujours en détresse appelle au secours comme un homme qui se noie, si l'âme entend ce cri de détresse, elle se jette à la mer dans l'abîme d'où la voix vient. Elle abdique sa limite et fait vœu d'infini.

Si l'âme, retenue par les liens de son raisonnement, refuse d'entendre celui qui crie au secours, l'âme a pour punition temporelle et éternelle de rester dans la prison qu'elle a choisie en elle-même, dans elle-même. Elle verra si le bon sens rend heureux. Les murs de sa prison dans lesquels elle s'est complu se resserrent autour d'elle. L'air

manque; elle étouffe et son bon sens ne la soulage pas. Elle s'est trouvée, elle se cherche : Ah ! vous voulez la mesure. Eh bien ! la voilà. Goûtez un peu les plaisirs de la mesure. Brisez-vous le front contre les murs que vous avez serrés, pour voir si la joie est en eux. Raisonnez un peu, enterrée vive, sous la pierre du tombeau. Et si la pensée de l'Infini vous poursuit dans votre sépulcre, elle vous poursuivra sous la forme du désespoir, et si votre cœur prend encore une voix, ce sera pour vous dire :

Tu m'as trahi !

LE SOMMEIL DE JACOB : LA VISION ET LE DÉSIR

Terram in qua dormis dabo tibi et semini tuo. La terre sur laquelle tu dors, je la donnerai à toi et à ta postérité.

Le sens matériel de cette parole est clair, mais, comme presque toutes les choses claires, il est insuffisant.

La terre sur laquelle tu es étendu appartiendra à la race juive.

Mais il y a autre chose. Jacob est couché là, une pierre sous la tête. Il voit les anges monter et descendre. D'après les commentateurs, il s'agit de prières, portées par les

Esprits célestes : elles montent pour demander, et quand l'ange descend, il rapporte l'objet demandé, le fruit de l'arbre.

L'échelle va de la terre au ciel, et, tout au haut, le Seigneur dit son nom :

« Je suis le Dieu d'Abraham et d'Isaac, ton père. » Plus tard il s'appellera le Dieu d'Abraham et d'Isaac et d'Israël.

Qu'est-ce que cette terre, sur laquelle Jacob dort ?

Et d'abord le sommeil dans l'Écriture, surtout au commencement de l'Écriture, c'est la vision. La vision, depuis Adam, s'appelle sommeil.

Pendant le sommeil d'Adam, Eve lui fut préparée. Qui sait s'il ne venait pas de la voir en rêve, dans la splendeur invraisemblable de sa beauté ? Qui sait si le sommeil

ne lui montra pas d'avance ce que le réveil lui préparait ?

Qui sait s'il ne vit pas en vision, c'est-à-dire dans le ciel, ce qu'il allait voir un instant après sur la terre ? Car le ciel est ce qui se voit les yeux fermés.

Et la terre est ce qui se voit les yeux ouverts.

Sur la terre comme au ciel, voilà le règne de la lumière : la concordance des deux réalités dont l'une s'appelle l'idéal.

Toute vision est l'apparition de son propre type, apparaissant à l'endormi. Et il s'écrie comme Jacob : « Vraiment ce lieu est terrible et je ne le savais pas. »

Car l'homme s'ignore, tant qu'il n'a pas vu son type.

Mais il ne lui suffit pas de le voir dans le ciel, il faut le voir sur la terre.

Il faut posséder la terre sur laquelle on a dormi.

Tout voyant ne dort pas sur la même terre. Tout homme n'aspire pas aux mêmes réalisations.

Du fond de la terre sur laquelle il dort l'homme tend les bras vers ce qu'il aperçoit. Mais tous n'aperçoivent pas la même chose. Le sommeil ne porte pas tous les endormis au même endroit du ciel. Les points de vue diffèrent ; les angles ne sont pas les mêmes.

Qu'est-ce que chacun voit dans le ciel ?

Il y voit sa propre place, non pas celle d'un autre. Toute vision est la vision du voyant lui-même, s'apercevant dans son type éternel.

Jacob dort et voit les anges monter et descendre. Il voit dans le ciel l'exaucement rapide des prières : il voit le désir monter et le don descendre. Il voit cela en esprit, dans le ciel.

Quand il le verra sur la terre, il possédera la terre sur laquelle il dort.

La terre sur laquelle il dort, c'est la réalité terrestre dont la vision céleste lui apparaît.

Posséder la terre sur laquelle on a dormi, c'est posséder la réalité visible et tangible des splendeurs entrevues dans la lumière de la vision.

Toute vision est prophétique. Le prophète et le voyant : mots synonymes autrefois. Toute vision est la vision de celui qui voit. Toute vision est la révélation de lui-même

faite au voyant par la lumière du sommeil.

Et toute vision dit au voyant : Je te donnerai la terre sur laquelle tu dors.

Tu as vu passer l'ombre, je te donnerai le corps.

Tu as vu les anges monter et descendre.

Je te donnerai la possession terrestre des biens que tu as demandés. Tu verras de tes yeux ouverts la prière aller et venir, la prière monter et descendre, comme tu l'as vue de tes yeux fermés.

Et l'Eternité est appuyée sur l'Echelle.

Ta destinée éternelle est appuyée sur ta prière qui est appuyée sur la terre.

La terre sur laquelle tu dors est l'incarnation de ton désir.

LE MIRACLE ET LE TÉMOIGNAGE DE LA MATIÈRE

Une seule parole peut être entendue désormais sur la terre : la parole du miracle. Car le miracle est la conversion de la nature.

Dans la Babel du monde moderne où chacun parle, où personne n'écoute, dans l'immense confusion des langues mêlées et troublées, voilà l'unique parole nécessairement et certainement écoutée du genre humain ; voilà la parole victorieuse qui s'impose nécessairement à tout le tumulte des voix dis-

cordantes. La parole écrite dans la chair et le sang par la vertu du miracle porte avec elle, partout où elle va, la signature authentique de Dieu.

L'esprit a trahi. La première trahison fut l'œuvre d'un esprit très haut qui méprisa la race animale et lui refusa l'honneur qui lui était préparé : Lucifer est tombé en haine de l'Incarnation. L'esprit est fier : il a voulu monter dans l'orgueil et il est tombé dans le doute. Par un prodige de misère égal au crime de sa chute, il est devenu incapable de comprendre la parole qui s'adresse à lui. Dans le trouble immense de ses facultés, il ne comprend plus les raisons qui le devraient incliner vers le oui ou vers le non ; sourd et aveugle à son propre bruit et à sa propre lumière, il devient étranger

chez lui et incapable de sa propre activité.

La matière emporte l'homme parce que l'esprit ne sait plus, ne voit plus, n'entend plus. Les lumières des chérubins me seraient données toutes ensemble ou séparément pour être traduites dans les langues humaines, avec des magnificences supérieures aux espérances de la pensée et aux espérances du désir, ces lumières seraient inutiles comme des feux d'artifice tirés devant des aveugles. Et pourraient-elles espérer d'être seulement inutiles ? Peut-être seraient-elles fatales !... Elles tomberaient comme des anathèmes sur une terre qui ne veut pas d'elles. Elles seraient livrées en pâture aux blasphèmes des hommes, peut-être aux miens ; car une minute après les avoir répandues, je pourrais les maudire, si le désespoir

d'être désobéi de la matière fondait sur moi subitement !

Que fera Dieu ? S'il s'agissait de Lui, je dirais que je n'en sais rien, car je ne le connais pas ; mais il s'agit de nous, je peux dire un mot.

Il faut qu'il nous prenne là où nous sommes : dans la matière ; qu'il nous prenne par où nous sommes prenables, qu'il nous réduise à l'évidence à laquelle nous sommes sensibles. La destinée de la matière, sa vocation, sa nature, son essence, son principe, sa fin, sa raison d'être est de rendre témoignage.

C'est l'eau, le sang et le feu, principe des choses matérielles, qui doit rendre témoignage au Père, au Fils et à l'Esprit.

C'est le matérialisme qui nous a donné la

mort. Il faut que la même force, reprise par Dieu, nous donne la vie. Il faut que des choses sensibles, tangibles, grossières, évidentes, remplacent les subtilités de l'esprit auxquelles l'homme échappe toujours. Il faut qu'il voie, qu'il palpe, qu'il soit rassasié, épouvanté, saturé et terrifié de l'Evidence et par l'évidence de la Divinité. Il faut qu'il dise: ce lieu est terrible et je ne le savais pas ! — L'esprit, comme l'Enfant prodigue, a dissipé sa substance loin de la maison paternelle. Il faut qu'il remplisse son vide avec le pain que les animaux mangent, avec les choses du toucher.

Esprit superbe et vain, tu te désespères dans ton orgueil, parce que tu as été là où il t'appelait et tu as trouvé le doute sans fond, et tu regrettes de n'être pas comme les

chiens, comme les chats qui ont leur nourriture, et tu désires les glands que les cochons mangent.

Il faut que l'âme soit foudroyée et que le coup de foudre parte du corps. Il faut que l'esprit naturel, qui a refusé d'écouter les enseignements de l'esprit surnaturel, aille trouver la matière et lui dise : c'est vers toi que je lève les yeux du fond de l'abîme. Enseigne-moi, car je ne sais plus.

Ecoutez, terre et cendre, et convertissez-vous à vos destinées sublimes. Ouvrez vos entrailles, et que le nom du Seigneur s'écrive au fond d'elles. Poussière et boue, que le nom terrible se grave sur votre face ! Poussière et boue, recevez l'empreinte du *tetragrammaton*, trois fois saint, trois fois terrible.

Et que l'esprit épouvanté, qui vous méprisait sans vous connaître, rappelé à lui par vous et enseigné par vos leçons, dise dans son épouvante, en face de votre majesté :

Ce lieu est terrible et je ne le savais pas !

LE MOI-AMEN : LA VIERGE

La nature et l'humanité disent *amen* à la présence de Dieu, mais l'une n'a pas conscience de son être, l'autre n'a pas conscience de son néant. L'*amen* de la créature comme celui du créateur doit être vivant pour être parfait. Il fallait une créature qui, n'étant rien par elle-même et devant l'être à un autre, portât la nature et l'humanité dans son sein immense et immaculé pour les offrir en sacrifice de louanges, une créature qui tout près de la source et voisine du Père lui rendit de première main tout ce qu'elle a reçu

de première main, une créature vierge pour que la louange fût parfaite, mère pour que la louange fût universelle, pour contenir l'alleluia de tous les êtres ramenés au type, souveraine pour que la louange fût toute puissante et que le Dieu d'Israël, vaincu par celle qui n'est pas, se laissât voir et reconnaître à la fraction du pain, une créature en qui l'*amen* devînt une personne et dît : moi *Amen*, sans se troubler, une créature en qui le moi devînt déiforme et dît *amen* sans perdre conscience de lui ; une créature, épouse de l'Esprit très saint porté avant la naissance de la lumière sur la surface des grandes eaux, qui dise : *Amen*, sans oubli, sans indifférence, et : *Moi*, sans adultère. *Amen. Amen. Amen.*

LES INSTRUMENTS DE L'OFFRANDE :
LES ANGES, LA VIERGE

La présence de Dieu se déclare au désert. C'est là qu'il éclate par le ministère des anges.

Il faut vivre au désert, c'est-à-dire dans la vue du néant de tout ce qui n'est pas, et dans l'Être universel de Celui qui est, et converser incessamment avec les anges, et quand on semble converser avec les créatures, converser avec leurs anges qui sont les révéléteurs de leur secret, les révéléteurs de la présence de Dieu. Les anges sont les habi-

tants du désert : ils déclarent la présence de Dieu dans les créatures, Marie dans l'universalité de la création. L'homme ne possède que ce qu'il offre à Dieu par leurs mains dans la personne de la mère universelle.
Amen.

LE REPOS DE DIEU

Le monde, parce qu'il est le monde des figures ou plutôt la figure du monde, manifeste les perfections de Dieu qui sont elles-mêmes des relations.

Les perfections et les opérations, c'est Dieu réduit au multiple et au travail, Dieu connu par le néant, et le néant en le connaissant s'anéantit, suivant la loi de la connaissance. Dieu dans les trois personnes, Dieu dans le repos et dans la gloire, c'est Dieu tel qu'il est. Son travail est d'agir dans les limites ;

son repos est d'agir en Lui et de s'abîmer sans fond dans le gouffre où rien n'arrête.

La croix, lit du Christ, est peut-être donnée comme une image négative du repos éternel, portant en soi, suréminemment, le conflit de toutes les forces créées et possibles. Peut-être nous est-elle donnée pour aider notre esprit par la complaisance de Dieu.

L'ÉPIORNIS ET L'EUCCHARISTIE

L'Être, c'est-à-dire la matière et la puissance, est la visite que Dieu fait au néant. L'acte est la visite que Dieu fait à la puissance. La forme est la visite que Dieu fait à la matière. L'Épiornis représentait probablement l'oiseau dans sa plus haute forme. Il était l'oiseau visité par le Seigneur, et comme chacun donne ce qu'il a reçu, il rendait à la création la visite qui lui avait été faite par le Créateur. Il faisait la route libre devant les pas du premier et du second Adam. Il visitait le premier de la part de Jehovah

et préparait à recevoir Celui qu'il annonçait. Il rend possible sur la scène l'entrée de l'homme et l'entrée de Dieu. Il est celui dont l'Antéchrist est la parodie. Il est venu avant l'homme et avant le Fils de l'homme. Il a préparé les voies et nettoyé la mer, *in spiritu et virtute Eliae*. Ne doit-il donc pas revenir, puisque l'homme et le Fils de l'homme doivent revenir ? Mais ne doit-il pas revenir avec la splendeur digne du second avènement ? La croix de bois a sauvé le monde et Jean-Baptiste est mort martyr. La croix de lumière jugera le monde et son Epiornis devra lui préparer sa route dans l'air, se souvenant qu'elle ne viendra pas comme la première fois, mais qu'elle apparattra triomphante, *cum potestate magnâ et majestate*. Elie fut l'Epiornis de l'eau, Jean-Baptiste

celui du sang. Le troisième sera celui du feu.

Suivant la parole de Hiérothée, le Verbe prend forme dans ce qui n'a pas de forme propre, et semble sans forme dans ce qui a une forme à soi. Aussi l'Epiornis est celui qui n'a pas de forme propre. Il est aussi celui qui détruit les formes propres, c'est-à-dire le Léviathan, pour imprimer les formes divines, rendant à Dieu sa visite dans la personne des créatures. Son mode d'action est de déraciner, et c'est ainsi qu'il fait les conversions, lesquelles ne sont hautes que dans la mesure où elles sont profondes. Pour détruire et créer des formes, il faut être sans forme propre. L'Epiornis est celui qui n'est pas : c'est la cire, et non la pierre qui reçoit le cachet.

Ce type a son type dans la transsubstantiation. Le pain eucharistique est déraciné, dévoré, anéanti, consumé, glorifié par la substance même de la gloire dévorante qui le remplace absolument. L'Epiornis ayant perdu sa forme et détruisant, ayant reçu la gloire et glorifiant, symbolise donc l'Eucharistie. Il est transsubstantié ; il est un rayon de l'hostie, hostie de vocifération ou hostie de louange.

Son histoire est celle d'un rayon de soleil. Sa vie a d'abord été lumière, puis la lumière est devenue pain, comme il arrive dans le monde physique ; la lumière est devenue pain-glèbe : puis le pain a été consacré ; le rayon est remonté plus haut que le soleil, son départ de gloire. Le pain est devenu gloire.

Amen, Jehovah.

L'OBJET DE L'ANÉANTISSEMENT : LE NÉANT

Si l'on demande sur quoi porte l'anéantissement, voici la réponse : il porte sur le néant.

L'homme porte en lui une certaine quantité positive, qui est l'Être, et une certaine quantité négative, qui est le néant.

La mystique infernale qui parodie la mystique céleste a inventé un anéantissement qui serait celui de la substance même de l'homme : voilà le Nirvana, l'anéantissement panthéistique de l'Inde, il porte sur l'être de l'homme, c'est le triomphe de la mort. L'anéantissement de la mystique cé-

leste porte non plus sur ce que l'homme est, mais sur ce qui en lui n'a pas d'être : c'est la défaite de la mort.

Par exemple :

Je porte en moi le plan d'un drame que je vais écrire à ma manière : je vais donner à mes créatures la vie, le mouvement et l'être. Supposez qu'au lieu de créer seulement des modifications de moi-même, ce qui est le propre de l'homme, je puisse créer des substances distinctes et libres, ce qui est le propre de Dieu, qu'auront à faire mes créatures ? Elles auront à concourir librement mais absolument à mon plan idéal, et le triomphe de leur liberté sera d'être aussi absolument fidèles que si elles ne pouvaient pas faire autrement. Supposez qu'elles soient déchues, qu'elles soient tentées d'appeler vie

l'exercice même de leur personnalité qui est ténèbres et déchéance, qu'elles soient tentées d'appeler mort la suppression de tout ce qui les sépare de mon idéal, la suppression de cet obstacle qui est leur propriété, le triomphe de leur intelligence et de leur liberté sera de renverser les termes, de mourir à la mort, de vivre à la vie, qui sera pour elles ma vie, de concourir à mon idéal, comme des machines, comme des morts quant à la fidélité extérieure, comme moi-même quant à l'acte intérieur.

Je suis sculpteur, je dégrossis un bloc de marbre pour lui imposer la forme d'une idée ? Si le bloc de marbre appelait mort la destruction de tout ce qui ne va pas à la statue, il dirait qu'il meurt : il crie déjà comme s'il souffrait.

Le langage humain est l'expression de la nature déchue, surtout le verbe être que nous entendons dans le sens du néant et le verbe aimer que nous entendons dans le sens de haïr.

LA TRANSPARENCE DES AMES PAR LA SCIENCE DE L'ÊTRE

Il est dans la nature de la lumière de vouloir tout pénétrer ; le mérite des corps, s'ils étaient libres, serait de consentir à la transparence. Tel est le mérite des âmes. L'opacité est la propriété des personnes déchues. Mourir à l'opacité pour naître à la transparence est la régénération des âmes. La vie est la lumière. Adam a perdu la lumière en mangeant le fruit de la science du mal, c'est-à-dire la science du néant. Celle-là s'accommode des ténèbres et les aime loin

de les exclure. La science, dans le sens ordinaire que nous donnons à ce mot, c'est la science de la mort, et c'est aussi la mort de la science; car Adam a cessé de savoir l'Être en goûtant la science du néant. La science du néant, le diable la possède et nous la propose. Il tend toujours à nous faire croire que le néant est l'Être, que la mort est la vie, et réciproquement.

Il allume la concupiscence en nous faisant croire que par elle nous deviendrons Dieu, au lieu que nous devenons néant dans toute la mesure possible.

La concupiscence est le goût du rien. Mais comment le rien a-t-il un goût? C'est apparemment là la matière du premier sacrifice. La faculté de choisir le néant de préférence à l'Être est la tache de toute créa-

ture, un rappel à notre origine, le souvenir du rien primitif.

Saint Paul, ne voulant savoir que Jésus-Christ, a converti la science à l'Être : il a renoncé à savoir le néant, il a renoncé à savoir le rien, il a renoncé à ne rien savoir ; il a voulu savoir tout. Saint Paul, voulant savoir Jésus-Christ crucifié, a voulu savoir tout l'Être et a fait au néant la place que Dieu lui fait lui-même ; il a voulu savoir le néant, en tant qu'il est corrigé et ramené à l'Être par la Rédemption.

La science du néant est le fruit de l'arbre de la mort. La science de l'Être est le fruit de l'arbre de vie. L'arbre de vie était au milieu du Paradis. La science de la vie, c'est la lumière, qui est aussi la vie elle-même. La

science de la mort, c'est le désespoir, car c'est la connaissance des productions superflues du péché et non pas la connaissance de leur remède.

Que s'agit-il donc d'anéantir ? Les productions superflues du péché. Toute guérison physique est un anéantissement des productions superflues du péché qui constituaient la maladie.

Les productions du péché sont ces matières corrompues qui ne peuvent s'assimiler au corps humain. Elles sont aussi, dans l'ordre moral, ces choses qui ne sont pas assimilables au corps mystique de Dieu.

La pureté, qui est une disposition de l'âme, n'a pas de rapport très apparent avec la lumière, qui est une vue de l'esprit. Cependant ce rapport est très réel, parce que la

lumière n'est pas seulement une vue de l'esprit. La pureté étant une participation de l'âme à la simplicité absolue de l'infini fait mourir cette vermine, cette production superflue, qui rend le corps opaque. La pureté, dont le cristal est le symbole, donne aux êtres la transparence et entretient en eux ce germe d'immortalité qui éclatera au ciel et rendra les corps lumineux, l'Eternité durant.

LE NOM DE DIEU

Il faudrait un mot qui désignât l'absence de terme, à la fois l'Être en soi, moins la limite que le mot être qui est un terme semble infliger à l'Être, et l'Être des êtres, qui les étreint dans l'amour. Il faudrait indiquer la transcendance absolue, éternellement vraie en soi, se réalisant dans les êtres par une condescendance incompréhensible et se donnant aussi d'une façon incompréhensible, et revenant à Lui, principe, centre et fin de Lui et de toutes choses, rempli et agrandi par les fleurs cueillies sur le rivage,

quoique il soit la plénitude et l'infini d'une façon incompréhensible, rempli, dis-je, et magnifié d'une façon incompréhensible.
Amen. Amen. Amen

Toutes les affirmations sont des négations, en ce sens qu'elles semblent contenir une limite ; les négations sont des affirmations, en ce sens qu'elles excluent la limite ; mais il est une affirmation supérieure qui affirme la première affirmation en niant la négation qu'elle semble contenir, qui affirme la négation dans ce qu'elle a de positif, à savoir la négation de la limite, et la nie en tant qu'elle est négative, et qui affirme enfin d'une façon suréminente et incompréhensible l'affirmation inconnue qui domine et contient et ramène au lieu de

l'unité transcendante toute négation et toute affirmation.

Tous les noms s'appliquent à Dieu, dit saint Denys, et aucun nom ne s'applique à Lui. C'est qu'il y a dans tous les noms une vertu positive : l'affirmation d'une substance, et une vertu négative inhérente aux termes : la limite. Le nom même de l'Être devient un terme en passant par nos lèvres et semble contracter la limite que notre spécialité humaine inflige à ce qu'elle approche. Dans notre bouche tous les noms semblent indiquer une manière d'être plutôt que l'Être lui-même. Or Dieu n'a pas de manière d'être : Il est, voilà tout.

Nulle parole n'approche de son nom, parce que nulle détermination n'approche de son

essence. Quiconque anéantit devant Lui toute substance fait un pas vers Lui, un pas qui retentit dans le silence des mondes. Quiconque croit être ou faire en présence de Lui quelque chose, eût-il créé plus d'étoiles que la nuit n'en découvre, ferait rire le néant, si le néant pouvait rire.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	v
-------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

Contradictions et synthèse.

Le manteau de Dieu.....	3
L'infini et la limite.....	5
Les divers aspects de la limite.....	7
La limite de la parole : les intentions du silence.	12
La portée du silence.....	15
Nature et liberté.....	17
Le néant voulu et le néant senti : péché et malheur.....	22
Ordre et désordre : science et vie.....	25
La plénitude par le vide.....	30
Les deux mouvements de la vie : expression et contraction.....	32
Les lois de la nature et le Dieu de gloire.....	35
Le vertige devant l'absolu.....	38
L'impuissance des chiffres devant l'Eternité....	42
Les conjectures de l'esprit humain.....	44
La diversité des paroles et l'unité de Dieu.....	46

L'unité divine et l'unité humaine resplendissant par la division.....	48
Le chaos	56
Le subjectif.....	59
L'idéal et le réel.....	62
Matière et idée.....	65
Communion spirituelle : les deux abîmes.....	67
Souveraineté et liberté.....	70
Constantinople'.....	75
L'humilité chrétienne et l'orgueil hégélien.....	82
La synthèse chrétienne : le Saint Esprit; et la synthèse hégélienne.....	87

SECONDE PARTIE

La connaissance de l'Etre par le néant.

Trois puissances : le néant, le vide, le désert..	93
Le médiateur anéanti.....	97
La connaissance de la mort.....	99
La sensation de la résurrection.....	104
Création et régénération.....	107
La puissance de la foi.....	110
Les capitulations volontaires de Dieu.....	119
La vie dans l'essence : la beauté.....	128
La vie dans l'essence : la grandeur.....	132
Le symbolisme dans la nature, dans le monde moral, dans l'art : l'homme figure de Dieu....	136
L'obscurité et la lumière de Dieu.....	147
La médiation du symbole et la médiation du Verbe.....	150

Le pacte du sublime et de la bonté.....	152
La libération de l'âme par le vœu d'infini.....	154
Le sommeil de Jacob : la vision et le désir.....	158
Le miracle et le témoignage de la matière.....	164
Le moi- <i>Amen</i> : la Vierge.....	171
Les instruments de l'offrande, les Anges, la Vierge.....	173
Le repos de Dieu.....	175
L'Épiornis et l'Eucharistie.....	177
L'objet de l'anéantissement : le néant.....	181
La transparence des âmes par la science de l'Être.....	185
Le nom de Dieu.....	190